

PAUSE

Magazine annuel, intelligent et optimiste

N°3

TOULOUSE

La culture fait de la résistance

SPORT

Le running en force

RÉCIT HISTORIQUE

24 ans après AZF

CE QUI SE CACHE SUR MARS

Entretien avec Baptiste Chide





PARIS - LYON - TOULOUSE

L'école des MÉDIAS

ISCPA Paris
01 80 97 65 80
iscpaparis@igensia.com

ISCPA Lyon
04 51 42 03 74
iscpalyon@igensia.com

ISCPA Toulouse
05 37 04 10 34
iscpatoulouse@igensia.com



ISCPA-ECOLES.COM

TOUJOURS SE FAIRE ENTENDRE

Par Elsa Logeart et Florian Salvat

De plus en plus, le secteur culturel est perçu comme une variable d'ajustement par les politiques publiques. Rien qu'à Toulouse, les 13 centres culturels ont vu leur budget réduit de 30% entre 2024 et 2025. Dans un contexte politique et social tendu, il est plus que nécessaire de prendre une pause. Montrer les démarches positives entreprises, chaque jour, dans notre ville rose. Pour cela, les étudiants de troisième année de l'ISCPA Toulouse vous emmènent à la rencontre des femmes et des hommes qui œuvrent pour entretenir la diversité culturelle qui fait la force de la capitale occitane.



Les élèves de J3 2025/2026
© ISCPA

Car à Toulouse, la culture résiste. Artistes de rap, groupes à pied, festivals, bouquinistes, disquaires et bien d'autres voient le jour et s'y pérennisent. La ville ne se résume pas à la brique rose et au chant des terrasses. C'est une effervescence d'accents, de saveurs, de sons, de luttes et de rires.

Même si le manque de budget alloué à ce secteur le réduit doucement au silence, dans chaque quartier, on continue d'inventer, d'improviser, de partager. On se fait entendre aussi. En mars dernier, plusieurs centaines de personnes ont manifesté contre ces coupes. Musées, bibliothèques, salles de spectacle... Tous dénoncent une «casse organisée du service public».

Au-delà du monde culturel, la force est collective. Les acteurs s'entraident plus que jamais pour faire valoir les valeurs qui leur tiennent à cœur.

Alors que Toulouse garde encore les traces de l'explosion d'AZF en 2001, les scientifiques toulousains regardent vers l'avenir. Leurs nouvelles découvertes sur Mars ou même sur la tuberculose secouent le monde. La technologie ne se résume pas qu'à Airbus. De nouvelles pratiques émergent à cheval entre compétition et univers virtuel. L'Esport toulousain pointe le bout de son nez sur la scène nationale. Le sport se réinvente. Runneurs, traceurs ; les pratiques ne cessent de se multiplier.

Alors, à ceux qui organisent, qui créent, qui racontent, malgré tout : tenez bon. Et à ceux qui écoutent, regardent, participent : faites du bruit, allez voir, soutenez. Parce qu'une culture vivante, c'est une ville qui respire, qui se parle, qui se mélange.

SOMMAIRE

Numéro 03 – Janvier 2026

06 REPORTAGE PHOTOS

Créateurs de mode, couturiers, renovateurs...
Autant de métiers manuels qui cohabitent dans ce
lieu pensé comme un espace coopératif
et convivial.



12 PORTRAIT

Ex-interprète de l'armée française en Afghanistan, Maiwand
Nawabi s'est construit une nouvelle vie à Toulouse.



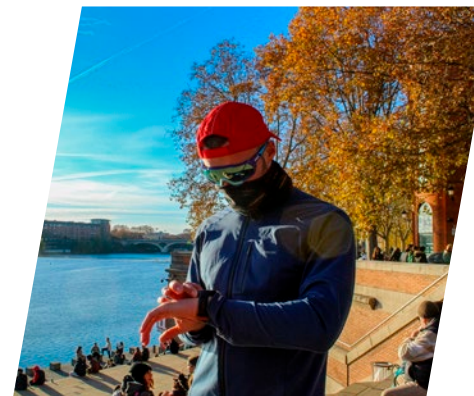
14 DOSSIER

Toulouse cache une scène culturelle dense et
vivante. Cette dynamique repose surtout sur
ses petites structures : associations, collectifs,
médias...



30 GRAND REPORTAGE

La course à pied n'a jamais autant séduit. Selon
l'Observatoire du Running, plus de 12 millions de
Français ont enfilé leurs baskets en 2025. À Toulouse,
l'engouement se voit à chaque coin de rue.



38 GRAND ENTRETIEN

Percer les secrets de Mars, écouter son
atmosphère et y débusquer l'inattendu, c'est
le quotidien de Baptiste Chide...



44 NOUVEAU MONDE

C'est la découverte du mois du CNRS de Toulouse : il
reste encore beaucoup de travail avant une possible
éradication de la tuberculose...



46 LE RÉCIT

L'explosion d'AZF en 2001 a marqué à jamais Toulouse. Plongée dans le récit de
cette catastrophe à travers ceux qui l'ont vécue. Acceptation, inquiétudes face au
futur... Que sont-ils devenus, 24 ans plus tard ?



iscpa!

JOURNALISME
COMMUNICATION

GROUPE IGENSIA EDUCATION

186 Route de Grenade
31700 Blagnac
05 31 08 70 52
iscpatoulouse@igensia.com

RÉDACTION

Directrice de la publication : Christine Moisson

Rédaction en chef : Elsa Logeart, Florian Salvat

Secrétariat de rédaction : Tess Beirao, Maxence Boularot, Flavie Duro-Franco

Promo 2025-2026 : Tess Beirao, Chloé Bocanegra, Maxence Boularot, Eleane Clou, Manon Dartigue-
longue, Jade David, Antoine de Bailliencourt, Meissa Djaouti, Clarence Dubois, Flavie Duro-Franco, Elies El
Amraoui, Ilona Esposito-Papa, Lucie Jodot, Elina Lacoste, Elijah Laplace, Lucile Léon, Elsa Logeart, Baptiste
Petit, Clémence Riot, Clémence Roux-Bernard, Florian Salvat

Maquette & exécution : Jade David, Clarence Dubois, Lucie Jodot, Elijah Laplace

Photo de une : Chloé Bocanegra **Photos sommaire :** Promo 2025-2026



LES IMBRIQUÉS : VIVRE DE SES MAINS

PORTFOLIO

Dans le quartier de Barrière de Paris à Toulouse, *Les Imbriqués* a ouvert ses portes en novembre 2021. Ce tiers-lieu de 1000 m² héberge aujourd'hui 15 artisans résidents, les animations de l'Atelier des Bricoleurs et des partenaires ayant ponctuellement besoin d'espaces de travail. Créateurs de mode, couturiers, rénovateurs... Autant de métiers manuels qui cohabitent dans ce lieu pensé comme un espace coopératif et convivial. Labellisé « Lieu Totem de l'ESS », Les Imbriqués incarnent une nouvelle manière d'envisager l'artisanat : par le collectif plutôt que l'isolement. Face aux défis économiques du métier, ils ont fait le pari du regroupement. Pourtant, tous ne parviennent pas à vivre confortablement de leur art. Entre ceux qui prospèrent et ceux qui peinent encore, Les Imbriqués reste un laboratoire où s'expérimentent de nouvelles solutions pour faire vivre les savoir-faire manuels.

Par Jade David, Elina Lacoste et Elsa Logeart
Photos Ilona Esposito-Papa et Elsa Logeart



Sur l'étagère d'un atelier, créations et inspirations se mêlent : croquis de mode encadrés, boucles d'oreilles ornées de fleurs séchées, échantillons de tissus imprimés. Chaque objet témoigne d'un processus créatif, mais aussi d'une réalité : ici, il faut sans cesse renouveler, diversifier, séduire pour survivre.

Les Imbriqués organisent des ateliers de couture ouverts au public. Une manière d'attirer de nouveaux clients potentiels tout en générant des revenus complémentaires.



Autour de la table, les participantes découvrent les gestes de base. Pour les artisans qui animent ces ateliers, c'est une double stratégie : se faire connaître et diversifier leurs sources de revenus. Un modèle économique hybride devenu indispensable.

Magali Houlier, créatrice de la marque Homa, anime ces ateliers. Il y a trois ans elle a quitté son atelier à domicile pour s'installer aux Imbriqués. La jeune femme incarne les paradoxes du métier : passionnée mais précaire. Malgré six ans d'activité, elle ne parvient pas encore à gagner un SMIC mensuel. «Il y a des mois qui sont meilleurs que d'autres, mais si on lisse sur l'année, c'est compliqué», confie-t-elle. Heureusement, son conjoint assure les charges du foyer. Le tiers-lieu lui offre du lien social, mais surtout des opportunités professionnelles qu'elle n'aurait jamais eues seule.



Ses créations mêlent audace et savoir-faire traditionnel. Chaque pièce est pensée pour une clientèle exigeante, prête à investir dans du sur-mesure. Cette montée en gamme lui permet de facturer à leur juste prix des heures de travail que beaucoup d'artisans bradent par nécessité.

Tout est dans les détails : perles, paillettes, broderies minutieuses. Dorian incarne une forme de réussite rare aux Imbriqués, celle qui permet de vivre confortablement de son art. Mais il insiste sur l'importance du collectif : «On se pousse les uns les autres, on s'entraide énormément.»



Les bobines de fil s'accumulent, témoins silencieux d'heures de travail minutieux. Un métier où chaque geste compte, chaque minute se facture.



Dorian Bouché-Alibert, lui, fait partie de ceux qui s'en sortent. Spécialisé dans les robes de soirée et de mariée, il a su trouver sa niche : être l'un des seuls à Toulouse à proposer ce type de créations sur mesure. Sa clientèle vient de toute la région. «Je pourrais partir à Paris, mais la concurrence y est plus dure. Et puis je suis trop bien à Toulouse», explique-t-il avec un sourire.





Dans l'espace commun, tissus, outils et matériaux s'entassent dans un joyeux désordre. Ce débarras partagé témoigne d'une réalité : aux Imbriqués, on mutualise tout, y compris le chaos créatif.

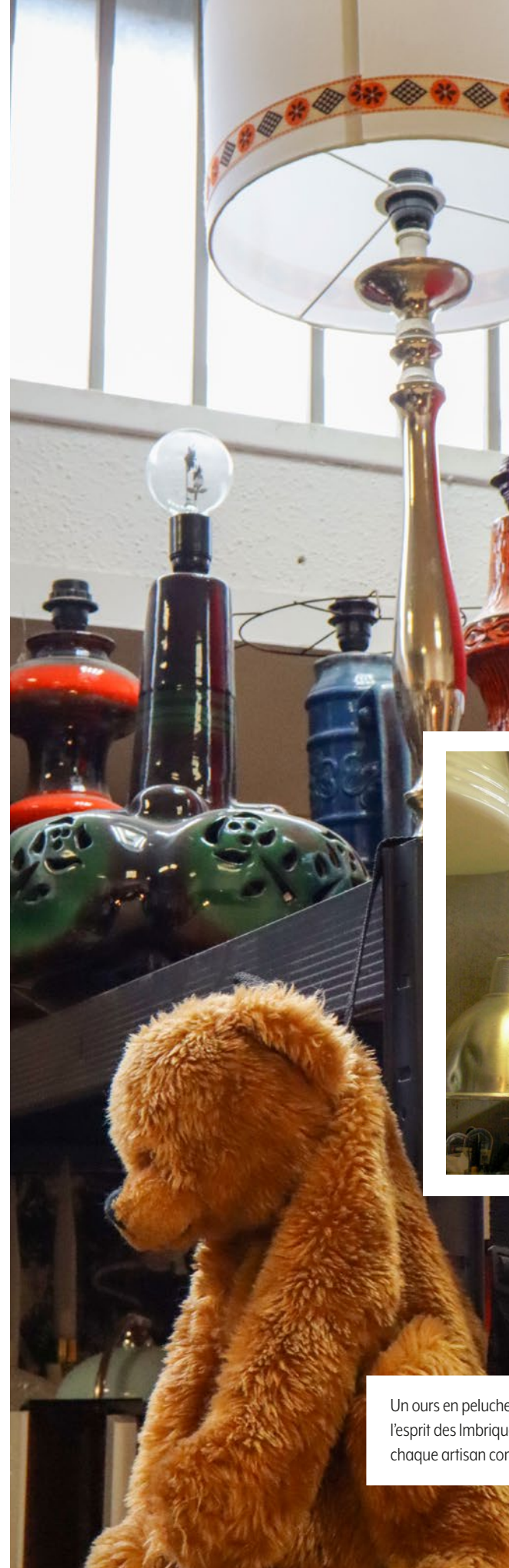
«Ne plus travailler tout seul c'est hyper stimulant au niveau de la créativité, on s'entraide tous»



Mina Carlier a inventé son propre métier. Spécialisée dans l'upcycling, elle transforme les vêtements sentimentaux que ses clients lui envoient : un K-Way des JO de 92 devient une banane, une veste se mue en pochette. Grâce à Instagram et sa communauté en ligne, elle vit aujourd'hui de cette activité. « J'ai pris le risque de faire ça à fond », explique-t-elle. Le pari est réussi.



Sur l'établi, un tournevis côtoie fermetures éclair et tissus. Pour transformer un vêtement, il faut d'abord le déconstruire entièrement, couture par couture. L'upcycling exige autant de patience technique que de créativité. Un métier hybride qui se démocratise à peine, mais qui répond à une demande croissante.

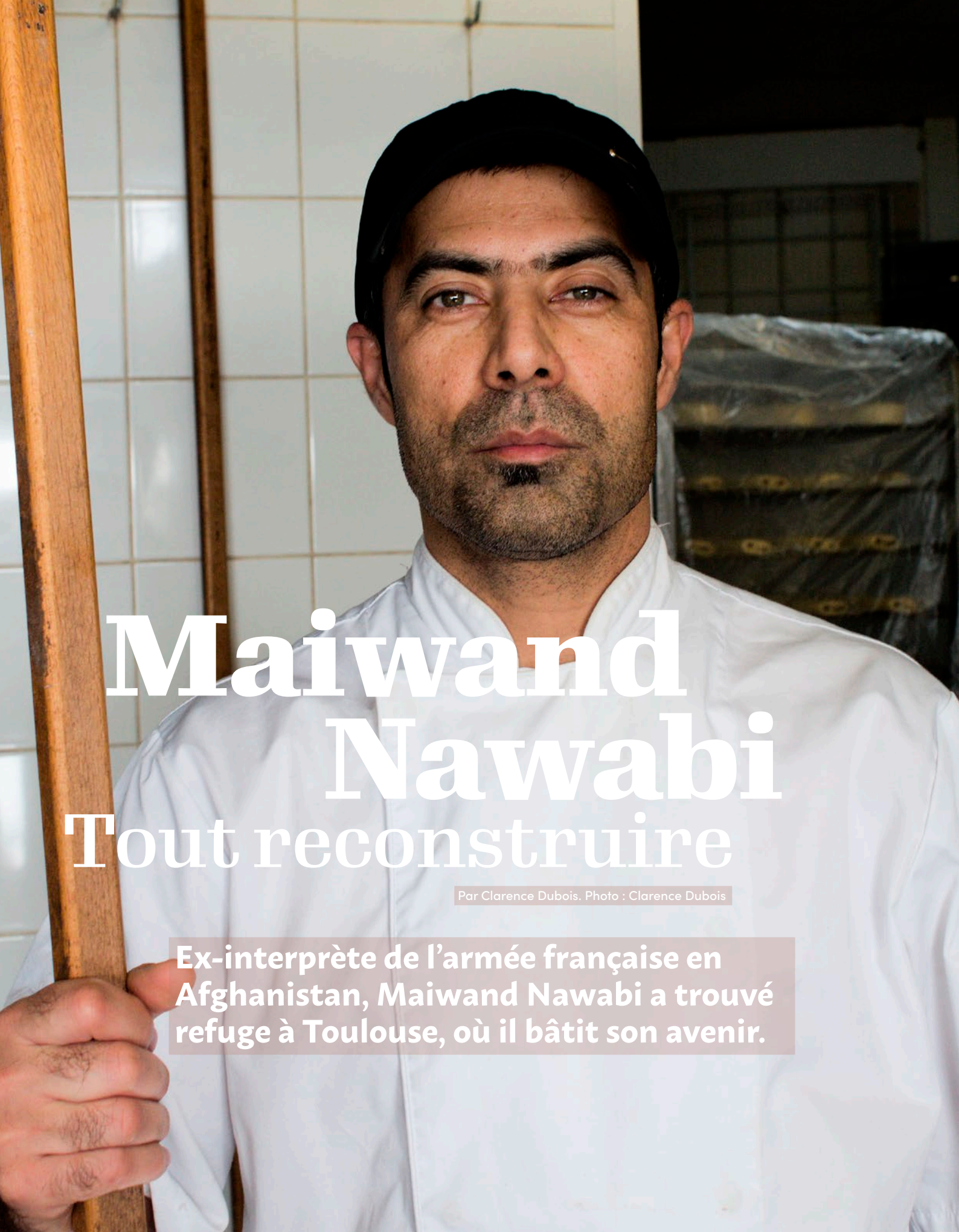


Luc Chauvin rénove des luminaires anciens qu'il chine en brocante et revend sur internet. Mais cette activité seule ne suffit pas : il complète ses revenus par la rénovation d'appartements. Sa principale difficulté ? Trouver suffisamment de stock. L'été, les vide-greniers abondent. L'hiver, les sources se tarissent. Une précarité saisonnière qui impose la pluriactivité.



Suspendues dans l'atelier, les lampes vintage attendent leurs acquéreurs. Chacune a été chinée, démontée, rénovée. Pour Luc, être aux Imbriqués offre une vitrine que son domicile ne pouvait pas donner. « Ici, les clients peuvent venir. Chez moi, ça ne ressemblait pas à ça. »

Un ours en peluche veille sur les lampes vintage. Ce détail incongru résume bien l'esprit des Imbriqués : un mélange d'artisanat sérieux et de fantaisie assumée, où chaque artisan compose avec ses contraintes pour faire vivre son métier.



Maiwand Nawabi

Tout reconstruire

Par Clarence Dubois. Photo : Clarence Dubois

Ex-interprète de l'armée française en Afghanistan, Maiwand Nawabi a trouvé refuge à Toulouse, où il bâtit son avenir.

Derrière le comptoir de «L'Épi du Midi», place des Pradettes à Toulouse, Maiwand Nawabi accueille ses clients avec le sourire. À 39 ans, ce boulanger au parcours hors du commun rayonne de fierté devant sa vitrine garnie de pains dorés et de viennoiseries. « Les gens font la queue jusqu'à l'extérieur pour nos sandwiches, ça me fait vraiment plaisir », confie-t-il avec enthousiasme. Difficile d'imaginer que cet homme paisible, fier de ses trois employés et de son apprentie, a combattu aux côtés de l'armée française pendant quatre ans en Afghanistan.

UNE MISSION AU PÉRIL DE SA VIE

Entre 2009 et 2013, Maiwand était interprète dans les provinces de Tagab et Kapisa, en première ligne face aux talibans. Son rôle : traduire les échanges entre les soldats français, l'armée afghane qu'il formait et les populations locales. Mais aussi interroger les prisonniers talibans capturés lors des opérations. « On était dans une situation très risquée, très dangereuse. Dans chaque mission, il y avait des morts, des blessés », se souvient-il. Les combats se déroulaient parfois à moins de 50 mètres. « J'ai perdu des amis. » Malgré les dangers, Maiwand n'a jamais faibli : « En tant qu'Afghan, je faisais ce service pour mon pays, pour notre peuple. Pour cela, j'ai trouvé une place à côté de l'armée française pour combattre les talibans. »

L'EXIL VERS UNE VIE MEILLEURE

En 2013, quand l'armée française annonce son départ imminent, Maiwand et ses collègues interprètes sont contraints de rejoindre la France. « On était recherchés par les talibans, c'est trop risqué », explique-t-il. Maiwand

quitte alors l'Afghanistan dans un avion militaire, avec sa femme et quelques affaires.

L'arrivée à Toulouse marque un nouveau départ semé d'embûches pour l'expatrié. « La culture, la langue, comment on avait quitté notre pays, nos familles... C'était compliqué », reconnaît-il. Petit à petit, grâce au soutien qu'il reçoit et à sa détermination, il s'adapte. Un ami de l'armée lui suggère de se former en boulangerie : « Il m'a dit que dans ce domaine, il y a toujours du travail, il y a toujours des gens qui ont besoin de pain. »

C'était compliqué au début, mais petit à petit, je me suis adapté.

LA PASSION DU PAIN

Maiwand obtient son CAP boulanger à l'école Agresta de Toulouse. Il travaille ensuite plusieurs années comme salarié dans différentes boulangeries de la région. « Certaines personnes n'aiment pas ce métier parce qu'il faut se réveiller tôt », admet-il. Mais pour lui, c'est une révélation : « Je suis passionné de boulangerie. C'est mon métier, j'adore ça, j'ai envie de rester dans ce domaine. » Il y a un an, il franchit une étape décisive en achetant sa propre

affaire, « L'Épi du Midi ». Aujourd'hui, avec une équipe de cinq personnes, il a bâti une clientèle fidèle, notamment grâce au snacking qui représente 60% de son activité. « On est la meilleure boulangerie du quartier en

snacking. Les gens traversent plusieurs boutiques pour venir acheter chez nous », affirme-t-il fièrement.

UN BONHEUR RETROUVÉ

Maiwand regarde devant lui avec optimisme. « Par rapport à avant, la guerre, les missions, l'armée... Aujourd'hui, je me sens bien, je me sens heureux. J'ai mon affaire, j'ai des employés. Pour ça, je me sens très heureux », confie-t-il. Après avoir risqué sa vie pendant quatre ans, avoir tout quitté et dû tout reconstruire dans un pays étranger, il a trouvé sa place. Derrière son comptoir, entre deux fournées, Maiwand incarne la résilience et l'intégration réussie. « Je suis fier de ce que je fais », conclut-il. Et cette fierté-là, personne ne pourra jamais la lui enlever.

UNE FAMILLE PARTAGÉE ENTRE DEUX PAYS

Maiwand a fondé une famille en France : trois enfants de six, neuf et onze ans illuminent désormais son quotidien. Mais une partie de son cœur reste en Afghanistan, où vivent encore sa mère et deux de ses frères. « J'essaie de ramener ma mère et mes deux frères, mais elle dit : soit je viens avec mes deux fils, soit je reste là-bas. » Une situation qui le peine d'autant plus qu'ils sont exposés à des risques à cause de son passé. Lui-même ne peut envisager de retourner au pays. « Tant qu'il y a les talibans, jamais. »



CULTURE

À Toulouse, la culture n'a pas dit son dernier mot

Toulouse cache une scène culturelle dense et vivante. Cette dynamique repose surtout sur ses petites structures : associations, collectifs, médias. Mais ce sont aussi elles qui subissent les choix politiques et économiques.

20 Cinéma VS streaming

Le cinéma
indépendant fait sa
place

22 Rap toulousain

Quelle place sur la
scène nationale ?

24 K-pop

La musique coréenne
rassemble



Pont Saint-Pierre ©Éléane Clou

“ Il existe une vraie entraide entre les acteurs ”

À Toulouse, associations et acteurs locaux font vivre la culture au quotidien. Un exemple frappant : le tiers-lieu de la Cartoucherie où depuis deux ans, avec la salle et La Cabane, met en avant circassiens, danseurs, compagnies, musiciens et collectifs. Le quartier a même accueilli un concours international de breakdance. «Le quartier est la preuve que la pratique de la culture ne passe pas obligatoirement par les institutions », annonce Manon Piquot, co-fondatrice du média Toulouse Culture Club.

Les médias culturels jouent un rôle essentiel. « Notre idée, depuis 13 ans, c’est de soutenir les acteurs locaux. Nous sommes un passeur entre le public et les collectifs culturels », explique le rédacteur en chef du magazine Clutch, Nicolas Mathé. Malgré ce travail, la visibilité reste un vrai défi pour les artistes.

C’est dans ce contexte que Toulouse Culture Club a vu le jour en mars dernier, avec un objectif clair : montrer que la vie culturelle toulousaine est riche, bien loin du cliché selon lequel « tout se passe à Paris ». « On entendait souvent dire qu’il n’y avait rien à faire ici. On a voulu prouver l’inverse », raconte la cofondatrice du média associatif.

Cette dynamique repose aussi sur une solidarité forte entre les structures culturelles. « Il n’y a peut-être pas beaucoup de grosses stars, mais il existe une vraie entraide entre les acteurs », complète Nicolas Mathé.



© Éléane Clou



Cinéma ABC page 20 © Chloé Bocanegra

“ On ne sait pas si cette association pourra continuer de vivre dans un ou deux ans ”

Cette cohésion compte d’autant plus que les associations locales sont déjà touchées par les coupes budgétaires annoncées début 2025 par le gouvernement Bayrou. Les effets des baisses de financement sont déjà visibles. « On voit des acteurs historiques en difficulté, c’est un paysage inédit », explique le rédacteur en chef. Même les institutions souffrent. En mars dernier, le directeur du Théâtre de la Cité, Galin Stoev, a annoncé qu’il quittera ses fonctions à l’été 2026, avant la fin de la son mandat prévue en 2027. En cause, une baisse drastique des moyens alloués par l’État et les collectivités locales à la culture. Quant au Théâtre du Grand Rond, il ne sait pas s’il pourra tenir jusqu’en fin 2026 : il lui manque 100 000 euros de subventions pour survivre. Sans oublier le Conservatoire qui a vu son budget baisser de 600 000 euros. Du côté des MJC, beaucoup s’interrogent sur leur avenir.

La revue gratuite Clutch est, elle aussi, menacée. Son modèle dépend de la publicité culturelle : moins d’événements, c’est moins d’annonceurs, donc moins de ressources. « On est entré dans une période difficile. Depuis la création du média, on parlait déjà d’une baisse culturelle, mais là, c’est inédit », souligne son rédacteur en chef.

En parallèle, la mairie de Toulouse réduit son soutien aux associations culturelles engagées. En effet, suite aux annonces du gouvernement Barnier (octobre 2024), le maire de Toulouse,

AU FAIT C’EST QUOI L’HISTOIRE DE LA CULTURE TOULOUSAINE ?

L’histoire de la culture toulousaine en bref :

Longtemps surnommée la **belle endormie**, Toulouse était une ville dynamique sur le plan économique mais peu reconnue pour sa vie culturelle. Dans les années **1990**, la municipalité mise sur de grandes infrastructures : le Zénith, le Théâtre de la Cité ou encore les Abattoirs. Ces choix créent des fractures.

D’abord **géographiques** : les équipements restent concentrés au centre-ville.

Puis **sociales** : l’art dit “d’excellence” (opéra, théâtre, musées) domine, laissant de nombreux quartiers comme Empalot ou Bagatelle à l’écart.

Face à ce manque de reconnaissance, ces territoires développent leurs propres initiatives et font émerger la **culture de niche**.

À partir de **2008**, une nouvelle équipe municipale remet la culture au cœur des politiques publiques. Elle crée les **Assises de la Culture** : un espace de dialogue entre élus, institutions et acteurs de terrain pour réduire les inégalités.

En **2023**, Toulouse est labellisée Ville créative UNESCO – Musique.

Aujourd’hui, la politique culturelle toulousaine cherche à maintenir un équilibre entre **rayonnement international** et **équité** entre les quartiers.



21. Benzo page 22-23
© Chloé Bocanegra

Jean-Luc Moudenc, a diminué de 40 % les subventions pour les associations culturelles et de 60 % pour les centres.

Pourtant, ce sont elles qui organisent concerts, débats ou expositions qui donnent de la visibilité aux artistes.

Résultat : plusieurs collectifs n'ont plus d'espace pour mener leurs projets, tels que "Origines contrôlées" créé par l'association historique Tactikollectif, connu pour son engagement dans la culture populaire.

Ce collectif né il y a 25 ans pourrait disparaître « On ne sait pas s'il pourra continuer de vivre dans un an ou deux. Il n'y a plus de financements », alerte Lionel Arnaud, sociologue qui enseigne à Sciences Po Toulouse, spécialisé dans les mouvements culturels.

Ce n'est pas un cas à part. Le Pavillon Mazar a été confié à un promoteur, obligeant la compagnie "Merci" à quitter les lieux en 2020.

Même les petits festivals s'éteignent, un à un. La Biennale créée en 2019 et initiée par le Théâtre de la Cité a annoncé sa disparition dans un communiqué envoyé en avril. En faute, le non-renouvellement des soutiens financiers de l'ensemble des

“Soit on va vers quelque chose de très sombre pour la culture , soit il y a un sursaut”

collectivités territoriales, soit 352 000 euros de subventions. « Il y a une tension entre une culture tournée vers le tourisme, avec de grands festivals comme Rio Loco ou le Nouveau Printemps, et une culture de proximité portée par les associations », analyse le sociologue.

L'objectif de la métropole c'est d'utiliser la culture comme vitrine pour attirer touristes et nouveaux habitants.

« La vraie question, c'est de savoir qui dirige la culture. Est-ce au maire de décider ce qui doit être mis en avant et ce que les habitants doivent apprécier ? », questionne le chercheur. Interrogée à ce sujet, Toulouse Métropole n'a pas souhaité nous répondre.

Les prochains mois inquiètent les acteurs culturels. « On est à un moment politique national important. Soit on va vers quelque chose de très sombre pour la culture, soit il y a un sursaut », estime Lionel Arnaud.



Musicien Coisse Claire
© Meely Félixine



TYON, pages 22 à 23
© Tom Division



Dingga Dingga page 24 à 25
© Chloé Bocanegra



Dorian Bouché-Alibert créateur de mode, Les Imbriqués, page 6 à 11
© Photo Ilona Esposito-Papa

Quel avenir pour 2026 ?

Le projet de loi de finances 2026 prévoit 200 millions d'euros en moins pour le ministère de la Culture d'après Téléràma.

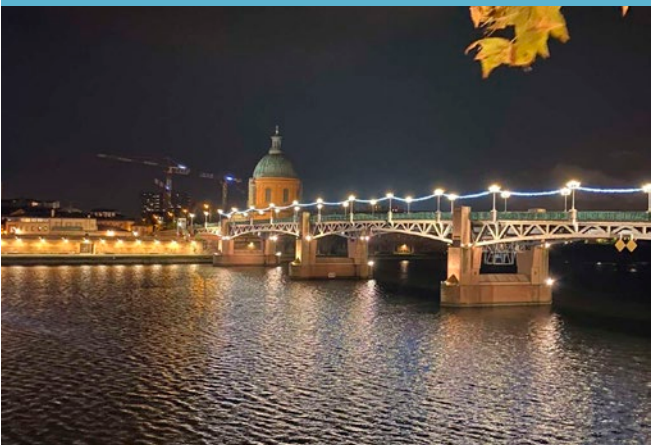
À l'échelle locale, les budgets de la culture par Toulouse Métropole pourraient passer de 380 000 à 136 000 euros. Treize centres culturels de proximité ont déjà perdu 64 % de leurs financements d'après Médiacité.

« Le problème, c'est qu'il faut réinventer le modèle économique de la culture en France », analyse le sociologue, Lionel Arnaud.

Même si la politique actuelle ne la place pas en priorité, beaucoup continuent de se battre pour la maintenir vivante. Avec des acteurs comme Clutch, les associations ou les MJC, la scène culturelle continue de créer et d'innover.

Un exemple concret : le succès de Toulouse Culture Club, qui rassemble aujourd'hui plus de 40 000 abonnés.

« Cela prouve tout simplement que la culture intéresse et qu'elle n'a pas dit son dernier mot », conclut la foncatrice du média.



Eléane Clou © Photo

Voici quelques acteurs de la scène culturelle toulousaine



Face au streaming, le cinéma indépendant se réinvente

À Toulouse, l'American Cosmograph et l'ABC continuent d'attirer un public fidèle, en réinventant chaque jour l'expérience collective du cinéma.

En fin de journée, devant l'American Cosmograph, il manquerait presque de place sur les murs tant les affiches sont nombreuses et il n'est pas rare de voir un attroupement de jeunes curieux. Ici, rien à voir avec les multiplexes. Pas d'écrans publicitaires géants, pas de files compactes. Juste une salle de centre-ville où la proximité semble être un véritable mode de fonctionnement.

« On n'aura jamais l'arsenal des cadors du domaine, encore moins les moyens de Netflix », pose le gérant du Cosmograph, Jérémy Breta. « Notre force, c'est l'humain avec un accueil direct, une vraie discussion sur les films. » Ce qui fait la différence, selon lui, c'est surtout l'atmosphère : « Les personnes qui sont à la caisse peuvent parler des films qu'on diffuse. Il y a des possibilités de rencontre dans les salles... On dit souvent que notre valeur ajoutée, c'est la convivialité »

À quelques rues de là, l'ABC cultive la même singularité. Le directeur, Marc Van Maele, revendique une identité plus artisanale que commerciale : « Notre différence tient en quatre mots. Un choix

éditorial, de la convivialité et des tarifs accessibles. » Ici, pas de clinquant, c'est avant tout un lieu culturel.



Un passant observant les affiches de l'American Cosmograph. © Chloé Becanegra

UNE FRÉQUENTATION FIDÈLE MALGRÉ LES SECOUSSES

Alors que la fréquentation des petites salles de cinéma reste fragile en France - la fréquentation a diminué de 15% entre 2024 et 2025 - les deux salles résistent mieux que la moyenne. À l'ABC,

Marc Van Maele, directeur depuis presque 10 ans, se dit confiant : « La baisse ne s'est pas manifestée. Nous sommes quasiment au même niveau que l'an dernier. Les spectateurs Art et Essai sont plus fidèles que les occasionnels. »

À l'American Cosmograph, la baisse existe mais Jérémy Breta relativise : « On est à 200 000 entrées plutôt que 230 000. C'est bien moins important que pour les autres salles. » La fidélité du public joue un rôle crucial. « Après le Covid, les gens sont revenus beaucoup plus rapidement chez nous, par une sorte d'attachement à la salle. »

Cette stabilité tient aussi aux activités culturelles. « On est globalement dans l'éducation du spectateur. On participe aux dispositifs scolaires et nous accueillons plus de vingt festivals par an », souligne Marc Van Maele.

FACE AU STREAMING

Avec la montée en puissance des plateformes de streaming, les salles indépendantes doivent se réinventer. « On est dans un modèle complémentaire, oui, mais

il faut se différencier, ajoute Marc Van Maele. Quand il pleut et qu'il fait froid, on n'a pas intérêt à décevoir la personne qui a pris le temps de sortir de chez elle. Il faut que l'accueil soit sympa, que l'image soit parfaite, et que ça ne lui coûte pas trop cher », poursuit le directeur d'ABC.

Jérémy Breta partage une inquiétude plus structurelle : « Le principal problème, c'est que les plateformes gardent leurs films et que nous ne pouvons pas les projeter. Là, oui, on perd quelque chose. Aujourd'hui, quand tu veux voir un film, tu regardes d'abord ce qui est disponible sur les plateformes auxquelles tu es déjà abonné. » Face à cela, la réponse est identitaire. Offrir des lieux vivants, cohérents, ancrés localement. Comme le résume Marc Van Maele : « C'est à nous de donner envie. »

À voir les groupes qui débattent après une séance ou les habitués qui passent comme on pousserait la porte d'un bar familial, on comprend pourquoi ces deux salles toulousaines tiennent encore si bien. Ici, le cinéma ne semble pas être un produit mais un véritable lieu de vie.



Twopikal all Star

Les percussions font vibrer Toulouse

Depuis trois ans, le groupe à pied Twopikal All Stars fait vibrer les rues de Toulouse et fait vivre la culture caribéenne aux rythmes du carnaval.

Par Lucile Léon

Le groupe Twopikal All Stars cherche à transmettre la culture caribéenne mais c'est surtout un refuge pour les jeunes Antillais tout juste arrivés à Toulouse. Pour Dave, président de l'association, l'objectif est simple : « Nous avons envie de transmettre parce que c'est une culture vivante, profondément liée à l'identité et à la mémoire de nos territoires d'origine. » Depuis trois ans, Twopikal All Star participe au carnaval de Toulouse qui anime les rues du centre ville pendant le mois de février. « À chaque fois, les réactions sont immédiates. Les passants s'arrêtent, dansent, filment, remercient ; souvent surpris de découvrir pour la première fois la puissance, la joie et la chaleur de la culture antillaise. » Pour cette communauté, le carnaval, c'est aussi une question de patrimoine. « C'est faire perdurer un héritage qui dépasse la musique : c'est un mode de vie, une manière d'exister ensemble », ajoute Dave.

DES CHAINES AUX PLUMES

Les groupes à pied règnent dans les rues pendant les périodes de carnaval. Sa création vient d'une histoire bien plus tragique. Le carnaval antillais naît au XVIIe siècle avec l'arrivée des colons aux Antilles. Il est inspiré d'une tradition catholique européenne qui permettait de faire la fête avant le Carême, mais les esclaves ne pouvaient y participer. Pourtant cette période devint pour les esclaves un moment privilégié pour préserver et exprimer leurs héritages afro-kalinago-

caribéens, à travers masques, chants, danses, couleurs et instruments (tambours, ti-bwa, cha-cha...).

Jusqu'à l'abolition de l'esclavage, ils ne pouvaient cependant pas défiler hors des plantations. Malgré des interdictions au XVIIIe siècle, le carnaval connut un essor considérable après l'abolition de l'esclavage, devenant un pilier majeur de la culture antillaise.

“LES GROUPES À PIED APPORTENT UNE ÉNERGIE UNIQUE À LA VILLE”

Pour Dave, le soutien de la communauté antillaise en France est précieux. Elle nous pousse à garder cette culture vivante. Mais notre dynamisme vient aussi de l'intérêt grandissant du public français dans son ensemble. Les Toulousains, qu'ils soient caribéens ou non, répondent très positivement à nos prestations », explique-t-il. Au-delà de la simple animation musicale, « Il n'y a aucun doute, les groupes à pied apportent une énergie unique à la ville », estime Dave.

Forte de cet engouement, l'association bénéficie du soutien de la municipalité de Toulouse. Elle participe toute l'année à des festivals, parades, inaugurations ou actions solidaires. Le président de Twopikal All Stars en est persuadé : « Les groupes à pied contribuent pleinement à la diversité culturelle de Toulouse, rappelant que la ville est à la fois vivante, multiculturelle et ouverte sur le monde. »



© Lucile LÉON

Toulouse, futur cador de la scène rap française ?

Depuis plusieurs décennies, Paris et Marseille s'affirment comme des places fortes du rap français. Pourtant, Toulouse compte aussi un vivier important de talents. Entre débrouille et montée du professionnalisme, les rappeurs de la région défendent aujourd'hui leur place dans le paysage français.

Par Meïssa Djaouti et Florian Salvat



© Ilona Esposito-Papa Papa

UNIVERS DE TYON



©Tom Division

UNIVERS DE 909 KARDIA



©Isaphire



©Chloé Bocanegra



©Chloé Bocanegra

UNIVERS DE 21 BENZO

21 h 30, la fosse du Metronum de Borderouge est plus qu'à moitié comble. De l'autre côté du rideau, le jeune Otty, connu sous le nom de scène TyON, sent ses mains moites en entendant son nom scandé par la foule. Ce moment, il le prépare depuis près d'un an. Tout est prêt, mais la pression est bien présente. Ça y est, c'est à lui de monter sur scène. "Allez, il faut tout donner", se dit-il. Porté par son élan, il saute et écrase maladroitement son pedalboard, l'outil lui permettant de lancer les sons sur scène. "J'ai éclaté de rire, les gens ont vite compris le problème. Je leur ai clairement dit qu'il fallait recommencer, ça a détendu l'ambiance" se remémore l'artiste. S'ensuit près d'une heure de show parfaitement maîtrisée. "Le public m'a très vite suivi dans mon univers, même ceux qui ne me connaissaient pas. C'était un moment incroyable", plaisante le rappeur de 24 ans.

DES STRUCTURES QUI SE MULTIPLIENT

Une petite maladresse suivie d'une performance millimétrée, le parfait symbole d'une scène rap toulousaine entre deux mondes, où l'encadrement et l'amateurisme coexistent. Ce moment d'exposition, Otty est l'un des rares artistes locaux à en bénéficier. Il a été repéré pour la quatrième édition du Focus d'Opus, un dispositif d'accompagnement porté par le média local Opus Musiques. Durant toute une année, cela lui a permis d'explorer plusieurs facettes du métier d'artiste. Comment faire les démarches administratives avec la Sacem

(Société des auteurs, éditeurs et compositeurs de musique) ? Comment faire une bonne prestation scénique ? De quoi offrir une vision plus carriériste, mais pas moins musicale, aux artistes dont les projets sont encore au stade de développement. "Il y a quand même trois gros collectifs qui montent à Toulouse et font des événements très intéressants", explique Manon Pitaut, fondatrice de Toulouse Culture Club. Cette passionnée a été surprise de constater la professionnalisation de la scène rap locale ces dernières années.

L'ÉCOLE DE LA DÉBROUILLE

Et ces structures, TyON les a presque toutes expérimentées. Avant son contrat avec Opus, le rappeur est également passé par "Toulouse en feu" et le groupe "Atlas". "C'est plaisant de voir des initiatives destinées à faire de Toulouse une ville de rap", se réjouit-il. Grâce à ces structures, Otty a pu s'essayer aux fameux "open mics" de la Ville rose. Des soirées durant lesquelles les jeunes artistes indépendants ont libre accès à la scène, devant un public de curieux. Mais tous n'ont pas la chance de profiter d'un tel cadre et d'un tel accompagnement. Pour Benjamin, plus connu sous le nom de scène 21_benzo, le rap est une histoire de débrouille. C'est en apprenant que plusieurs stars de la musique ont commencé depuis chez eux, avec trois bouts de ficelles, qu'il s'est dit : "Et pourquoi pas

moi ? Donc j'ai commencé avec un petit set-up, des écouteurs filaires et un logiciel de musique éclaté", se rappelle-t-il, le sourire aux lèvres. Les équipements bidouillés et les journées d'incertitudes, Robin connaît bien ce quotidien. Le beatmaker du nom de 909Kardia, assis juste à côté, acquiesce les paroles du rappeur. Lui aussi s'est lancé dans sa chambre, en passant des journées à créer des instrumentales sans aucun accompagnement ni contrat. Son seul moyen d'en dégager un peu d'argent vient de sites comme Fiverr, où des particuliers peuvent faire toutes sortes de commandes. "Il y a énormément d'open mics que l'on essaye de relayer parce que cela reste assez mal connu. Il manque une sorte d'agenda qui regroupe l'ensemble des événements liés au rap, pour que les passionnés puissent se repérer", explique Manon Pitaut, fondatrice de Toulouse Culture Club.

DANS L'OMBRE DE LA CAPITALE

Depuis quelques mois, 21_benzo et 909Kardia commencent à peine à faire leur place dans le milieu toulousain, par le simple bouche à oreille. Malgré tout, ces derniers déplorent, au contraire de TyON, le manque de connexions et d'encadrements pour les artistes émergents : "Chacun est dans son appartement, en train de faire du son. Et vu que toute la lumière est sur Paris, les artistes ne regardent plus Toulouse", lance Benjamin avec

sincérité. "On ne pense même pas à regarder ce qui se passe ici avant de bouger. Parce qu'il y a pas mal de choses qui se font, mais on n'en parle pas, ce n'est pas assez mis en avant", ajoute-t-il. Malgré l'isolement, aucun des deux ne compte arrêter sa passion. En dépit des trois années et des parcours de vie qui les séparent, ils partagent une force en commun : la liberté créatrice permise par leurs profils d'autodidacte. Ces travailleurs acharnés n'ont pas attendu "qu'une tierce personne donne le feu vert pour se lancer. Il faut bosser dur sans attendre que des choses se fassent au niveau collectif pour s'y mettre", scande Robin. Benjamin, adepte de la manifestation positive, rebondit : "Quel que soit le contexte, si tu crois en toi et que tu te mets dans les bonnes conditions, les choses arriveront forcément...".

IMMERSION DANS L'UNIVERS DU BREAKDANCE



À Toulouse, la K-pop a trouvé son ambassadeur

Dingga Dingga Music, créé par Alexandre Rossignol, est devenu un espace chaleureux où les fans se sentent immédiatement à leur place.

Par Flavie Duro-Franco

Derrière la vitrine de Dingga Dingga Music, l'ambiance musicale contraste avec le rythme du quartier Arnaud-Bernard. À l'intérieur, de petits groupes discutent autour d'un album, une cliente hésite entre deux éditions quand d'autres examinent un lightstick (un bâton lumineux utilisé par les fans pendant les concerts de K-pop) en silence. Alexandre Rossignol, le gérant de la boutique, résume l'esprit du lieu : « Ici, c'est le recueil des introvertis », sourit-il. Le décor est accueillant : environ 300 albums rangés par groupe, un espace dédié aux snacks coréens, et cette impression de calme qui surprend. Le nom de la boutique, "Dingga Dingga", est inspiré d'une chanson de MAMAMOO qui évoque le fait de « prendre le temps », un clin d'œil à l'atmosphère qu'il voulait créer. En l'espace de quelques mois, l'endroit est devenu un point de repère pour un public souvent discret, qui vient chercher bien plus que de la musique.

UN PARCOURS MARQUÉ PAR LA PASSION

Ce climat de confiance, Alexandre l'a construit à son image. Avant d'ouvrir sa boutique, il a travaillé pendant dix ans comme disquaire dans un grand groupe. C'est là qu'il propose son premier rayon K-pop, un pari audacieux pour un secteur qui connaît encore de nombreux préjugés. Si les clients adhèrent immédiatement, l'accueil en interne est plus compliqué. « J'avais l'impression qu'on ne respectait ni la musique, ni les gens qui l'aimaient », résume-t-il. La K-pop, Alexandre l'a découverte en 2011, à un moment où le genre restait marginal en France. Avec le temps, il devient l'un

des rares disquaires toulousains à vraiment suivre l'actualité du genre. Mais lorsque son ancien employeur réduit son rayon K-pop, il comprend qu'il doit tracer son propre chemin. Pendant le Covid, il quitte son poste et investit toutes ses économies dans un projet qui lui tient à cœur : ouvrir le premier disquaire spécialisé K-pop de Toulouse. Grâce au programme "Commerce d'Avenir" de la mairie, il obtient un local. Un soutien important car Alexandre a financé le reste du projet seul.

UN COCON POUR UNE COMMUNAUTÉ DISCRÈTE

Lorsque Alexandre parle de Dingga Dingga, il revient souvent sur la même idée : celle d'un cocon. Pas un temple de la K-pop, pas un décor sophistiqué, mais un espace simple où chacun peut être soi-même. « Je voulais un endroit où les gens ne se sentent pas observés ou jugés », explique-t-il. Ce sont aussi les clients qui lui ont renvoyé cette sensation de douceur. « Ici, je peux enfin parler de mes groupes sans qu'on me juge », raconte Élodie, 22 ans, venue chercher la dernière version d'ATEEZ, un groupe. Beaucoup décrivent la boutique comme un "petit havre", un lieu où l'on peut souffler entre deux cours ou entre deux rendez-vous. Il ne cherche pas à transmettre un message particulier. Ce qui l'intéresse, c'est la communauté. L'idée qu'un magasin puisse créer du lien, permettre des rencontres, rassembler des personnes qui, ailleurs, restent souvent discrètes. Le public de Dingga Dingga surprend par son ampleur. « Il y a des lycéens, des étudiants, mais aussi des adultes de 40 ou 50 ans », note Alexandre. Majoritairement féminine, sa clientèle



©Chloé Bocanegra

« Ouvrir cette boutique, c'était surtout créer un espace où la passion devient un langage commun »

compte aussi beaucoup de personnes LGBTQIA+, un aspect qui donne au lieu une dimension encore plus inclusive.

Derrière l'apparente simplicité de la boutique, Alexandre mène un travail de veille approfondi. Il suit les sorties, sélectionne autant les grands groupes que les artistes plus confidentiels. Les plus demandés restent BTS ou Stray Kids, mais il tient aussi à mettre en avant des groupes moins connus. À Toulouse, l'offre K-pop reste limitée : quelques cafés spécialisés et des associations actives, mais peu de lieux dédiés. Dingga Dingga comble une attente forte. La boutique s'est développée surtout grâce au bouche-à-oreille et aux réseaux sociaux : un client satisfait en ramène souvent deux.

Alexandre ne souhaite pas agrandir son magasin, mais aimerait développer des événements : échanges de photocards, sorties d'albums, collaborations avec des associations locales. « Ce que j'aime dans la K-pop, c'est son pouvoir de rassembler les gens », résume-t-il. Dans sa boutique, cette phrase trouve chaque jour une signification bien réelle.



Ces jeunes prêts à tendre le bras

Par Manon Dartiguelongue

Il est 14 heures quand Marine, 24 ans, s'installe devant son ordinateur. Aujourd'hui, elle a décidé d'aller donner son sang. Comme toujours, elle commence par un questionnaire en ligne. Et comme souvent, elle bute sur la même question. « Tatouage récent ? » Elle lève les yeux de son écran, amusée : « J'en ai fait un il y a quelques semaines... Donc là je suis bloquée ». Pas de frustration, seulement un léger sourire. Marine a l'habitude. « Pendant des années, je ne pouvais pas en faire : un tatouage trop récent, des partenaires non stables... À chaque fois, je me faisais recaler. Mais dès que j'ai le feu vert, j'y vais directement. » L'étudiante fait partie de cette génération de jeunes donneurs volontaires, coincés entre un quotidien qui change vite et des critères médicaux exigeants.

UNE PÉNURIE ENCORE MÉCONNUE : LE PLASMA

Mais elle est loin d'être la seule. « En Occitanie, plus d'un tiers des donneurs ont moins de 30 ans », confirme Priscilla Agostini, chargée de la promotion du don dans la région. Un chiffre encourageant, mais trompeur. « Ils sont très présents... Mais pas très réguliers. Ils donnent, puis disparaissent pendant plusieurs mois. » Parce qu'un rhume, un voyage, ou un tatouage suffisent parfois à repousser un don de plusieurs semaines. Anthony, infirmier depuis sept ans, en voit la réalité chaque jour. Il est celui qui dit « oui »... Mais aussi celui qui dit « non ». « Je refuse des candidats tous les jours. Une grippe récente, un séjour en zone à risque... Ça va très vite. Mais on a la

Si ça peut aider, eh bien je donne

responsabilité de la personne qui donne et de celui qui reçoit les produits. On ne peut pas faire n'importe quoi. » Malgré un léger assouplissement des règles en septembre, comme le délai réduit après un tatouage, le cadre reste strict.

Mais ce n'est pas du côté du sang que la tension est la plus forte. Contrairement aux idées reçues, la France est autosuffisante pour les globules rouges. Ce qui manque, c'est le plasma. Un produit vital, utilisé pour fabriquer, entre autres, des médicaments. « Les besoins augmentent de 8 % chaque année. C'est énorme », alerte Priscilla Agostini.

« ILS M'ONT DEMANDÉ SI JE POUVAIS VENIR, ALORS J'Y SUIS ALLÉE »

Marine, elle, n'en savait rien. « On ne m'en avait jamais parlé avant », confie-t-elle. C'est lors de son premier don de sang en mars dernier qu'un soignant lui a expliqué qu'elle pourrait aussi donner son plasma. Un déclic immédiat. Depuis, elle alterne les deux. Et il lui arrive même d'être rappelée en cas d'urgence. « Un jour, ils m'ont appelée : ils n'avaient plus assez de plasma. Ils m'ont demandé si je pouvais venir, alors j'y suis allée. » Dans la région, 900 dons de sang par jour sont nécessaires. Les réserves restent stables, mais le système demeure fragile : certaines poches, comme les plaquettes, ne vivent que sept jours. Tout repose donc sur la régularité... Et sur l'engagement des jeunes. Marine, elle, a trouvé son rythme. « Si ça peut aider, eh bien je donne ». Un geste que l'Établissement Français du Sang voudrait voir se multiplier, d'autant que d'autres dons vitaux, comme le plasma, manquent encore.

LE PLASMA : UN DON CLÉ

Contrairement au don du sang, la France n'est pas autosuffisante en plasma. Plus de la moitié doivent être importés des États-Unis, où les règles de prélèvement sont très différentes. Plus long qu'un don du sang, mais réalisable toutes les deux semaines, le don de plasma reste largement méconnu. La mobilisation pourrait réduire la dépendance aux pays étrangers, mais aussi sécuriser l'approvisionnement national.



« En Occitanie, plus d'un tiers des donneurs ont moins de 30 ans »
© Manon Dartiguelongue





© Samuel Ben Amou

LE PARKOUR TRACE SA VOIE

La ville est son terrain de jeu. Excursion avec un traceur, un adepte de parkour. Une discipline en plein développement.

Par Elsa Logeart

Si vous vous baladez dans les rues de la ville rose, vous avez peut-être remarqué des personnes traverser le vide entre deux immeubles. Et d'autres, réaliser des saltos ou des vrilles sur des murs dans certains coins comme à Compans Caffarelli. Ce sont des traceurs.

Pour Samuel Ben Amou, ces activités que l'on classe dans le freerunning et le parkour sont aussi sportives qu'artistiques. "C'est de l'art, on imagine avec ce qu'on a autour de nous" raconte-t-il, assis sur les gradins de la place Alfonse Jourdain. D'après le traceur toulousain et photographe de 22 ans, c'est un des "spots" favoris des adeptes. Dans un milieu urbain, tout peut être utilisé pour s'entraîner et se dépasser.

Sur le chemin de la place de l'Europe, il marque un temps d'arrêt. "Là, ça peut être un bon saut". Samuel recule, grimpe sur un terre-plein et mesure à vue d'œil la distance au-dessus du vide entre lui et le muret d'en face. Il recule de quelques pas et commence à courir. Il s'arrête net. "Il n'y a pas assez de marge pour prendre de l'élan, finalement". Il continue de chercher une solution en partant des jardinières plus loin derrière lui, et finit par renoncer. "Je pense qu'avec de l'entraînement et de la puissance dans les jambes, d'autres peuvent le tenter".

Dans le parkour, chacun a son style. Certains préfèrent les figures, ce qui se rapproche plus de la danse. Et d'autres vont adorer ce qui s'associe un peu à l'escalade.

Toulouse fait partie des villes où l'esprit de communauté est fort. "On est un noyau de personnes à bouger et à s'entraîner ensemble. Tout le monde se connaît".

DIRECTION LES JO

Selon Samuel, Toulouse reste une ville à taille humaine qui permet la cohésion de groupe. "Un des anciens a créé un collectif, Azur Mouvement, sur Instagram. Il republie et réalise des compilations des sessions de tout le monde." Sur le réseau social, le groupe est suivi par plus d'un millier de personnes.

Popularisée dans les années 80 par des amis en région parisienne, la pratique se démocratise et se structure. La Fédération internationale de gymnastique en fait sa huitième discipline en 2018. Prochaine étape, emmener la pratique aux JO de 2032, à Brisbane en Australie. "Le bon côté, c'est que des gens puissent en vivre grâce à la compétition, mais que le parkour soit repris par la fédération risque de dénaturer l'activité sans limite de salles ou de clubs", s'inquiète Samuel. En attendant, il continue de parcourir la ville rose, toujours à la recherche de recoins à parcourir.

Azur Mouvement. / © Samuel Ben Amou



"C'EST UN MODE DE VIE"

De la Prairie des Filtres aux berges du Canal du Midi, ce n'est pas la diversité urbaine qui manque : places, tribunes, barrières, murs, bancs et même immeubles. Loin des limites et des règles, c'est ça qui pousse Samuel à pratiquer. "C'est plus qu'un sport, c'est un mode de vie".

CHARLINE PRADEAU



Avec 145 000 abonnés sur Instagram et 351 200 sur TikTok, Charline Pradeau débute sous le nom de Charline Drink, en vlogant ses soirées au célèbre bar toulousain Chez Tonton. Depuis, son univers a évolué : aujourd'hui, elle propose un contenu lifestyle. @charlinepradeau

ASSOCIATION CHAMP D'ACTIONS

Emballages plastiques, métaux, bouteilles en verre... Sur Instagram, l'association Champ d'Actions dévoile en images les déchets, parfois insolites, que ses bénévoles ramassent sur les berges de la Garonne. Chaque dimanche, des toulousains se rassemblent pour participer à ces opérations de nettoyage. Leur objectif : préserver l'écosystème local. @champsdactions



Marie Automne à la tour de contrôle de Toulouse
Contrôleuse aérienne pour la tour de l'aéroport Toulouse-Blagnac, @marieautomne.l, 26 ans, lève le voile sur les coulisses de son métier peu connu sur Instagram. Aujourd'hui, elle compte plus de 8600 abonnés.



NICO GINGEMBRE

Influenceur réunionnais installé à Toulouse, Nico Gingembre rassemble 120 000 abonnés sur Instagram et 126 200 sur TikTok. Il se fait connaître notamment pour ses sauts depuis le pont de Saint-Pierre et son amour pour le gingembre cru, devenu sa signature. Mais derrière l'image du cascadeur, il sensibilise aux dangers des sauts en milieu urbain sans entraînement, ainsi qu'à la pollution de la Garonne. D'ailleurs, il n'hésite pas à plonger pour récupérer les objets qu'il y trouve. @nico.gingembre

DORIAN LEDENTU

Supporter du TFC, Dorian a décidé de « courir les scores » de son équipe. Il parcourt alors autant de kilomètres que de buts marqués lors des matches du TFC. Par exemple, après la défaite 3-6 à domicile face au Paris Saint-Germain, il avait ainsi couru 36 kms. @dorian_ldt



LE RUNNING EN PLEINE ACCÉLÉRATION

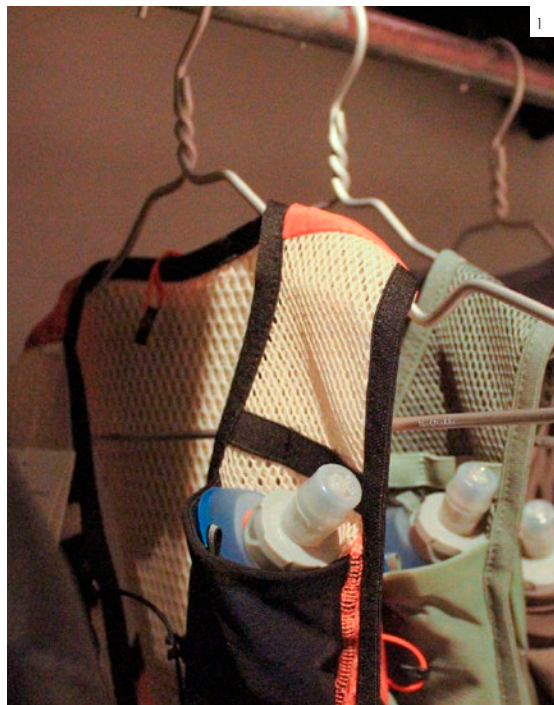
La course à pied n'a jamais autant séduit. Selon l'Observatoire du Running, plus de 12 millions de Français ont enfilé leurs baskets en 2025. À Toulouse, l'engouement se voit à chaque coin de rue : groupes de coureurs, boutiques spécialisées, et même restaurants pensés pour accompagner cette nouvelle culture sportive voient le jour. Reportage avec ces passionnés du running.

Un coureur devant le Dôme de la Grave.

Par Tess Beirao, Maxence Boularot, Meïssa Djaouti et Chloé Bocanegra
Photos : Chloé Bocanegra

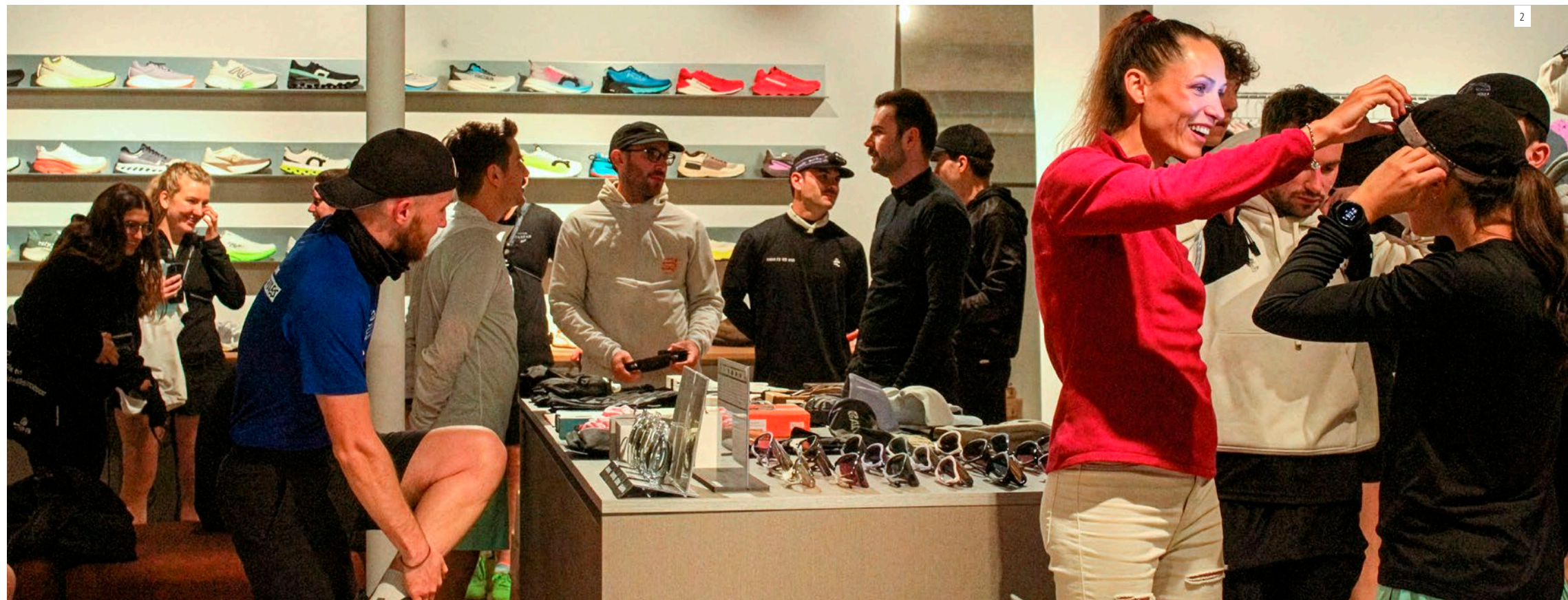
À Toulouse, les clubs de running se multiplient

1. Recovery propose du matériel adapté.
2. Les coureurs se retrouvent une fois par semaine.
3. Pierre Bauguil, co-gérant de la boutique.



Les rues de Toulouse sont presque désertes. Il est 18h. Les quelques passants pressent le pas pour échapper à la pluie et au froid. Alors que tout le monde cherche à s'abriter, certains, pourtant, s'apprêtent à sortir. Au cœur de la boutique Recovery, avenue de Metz, une vingtaine de personnes enfilent k-way et baskets colorées pour braver les intempéries. Comme chaque mercredi, ce concept store spécialisé dans l'équipement du running et du vélo accueille son groupe de coureurs. Dans la boutique, les rires éclatent et se mêlent aux bruits des semelles humides des chaussures. Le design épuré de la décoration éclairée par des néons est réchauffé par l'atmosphère chaleureuse qui émane du groupe.

Tous les profils sont présents : femmes, hommes, étudiants, cadres... Il faut dire que la course à pied a pris une ampleur considérable ces dernières années. Après l'explosion de la pratique pendant la pandémie



de Covid, une nouvelle tendance s'ajoute depuis peu : les groupes de running.

Élias, 18 ans, resserre ses lacets. Fidèle au rendez-vous depuis quatre mois, il confie : "Je cours depuis longtemps, mais je me suis mis au groupe récemment. À l'origine, c'est un sport solitaire, mais à plusieurs, ça motive. Je trouve que je fais de meilleures performances." Il salue un autre coureur avant de reprendre sa place dans le groupe.

Le départ est annoncé pour 19h. Objectif : un run de 6 à 7 km. Une distance indicative : chacun peut s'arrêter quand il le souhaite. Pas question d'aller au-delà de ses limites, mais plutôt de les apprivoiser. Renuka, 25 ans, qui fréquente le groupe depuis quelques semaines, nuance le phénomène : "C'est super que la course soit devenue virale, surtout en ligne. Mais ça crée une pression sociale autour des performances. Beaucoup se mettent à courir, puis arrêtent vite parce qu'ils pensent ne pas être assez "impressionnants" comparés à ce qu'ils voient sur les réseaux. Il ne faut pas oublier que ça reste un sport avec des exigences physiques."

“A l’origine, c’est un sport solitaire, mais à plusieurs, ça motive”

UN PROJET PORTÉ PAR DEUX PASSIONNÉS

Derrière le comptoir de l'espace café, Pierre salue les arrivants. Avec ce projet, lui et le co-gérant Gabriel, ont souhaité que Toulouse ait, elle aussi, un espace où les amateurs de running puissent trouver leur bonheur. Pierre explique : "L'idée a un peu plus d'un an. Gabriel a créé un running club qui s'appelle Beaubien, et il y avait de plus en plus de monde qui venait courir, en demandant où ils pouvaient acheter des chaussures de course." Les deux trentenaires se sont rendus compte qu'il y avait un manque à combler.



→ Pierre poursuit : “On a rajouté le vélo et le café parce que lorsque je vivais à Paris, j’aimais bien me rendre dans les cafés vélo. L’idée de venir boire un coup, s’équiper, et pas juste acheter et repartir, est plus sympa.”

La boutique a ouvert en juillet 2025. Pierre s’en occupe du lundi au samedi. Gabriel, co-gérant s’occupe du club de running, pour qui la course est le sport le plus accessible : “On a juste besoin d’un short, d’un tee-shirt et d’une bonne paire de chaussures”. Celui qui a vécu quelques années au Québec raconte que là-bas, les événements autour de la course étaient de véritables entités dans les grandes villes canadiennes. “Il y avait des coffee run, social run, social vélo qui étaient mis en place depuis pas mal de temps.”

Ces dernières années, beaucoup se sont mis au running, et l’ancien Québécois souligne que le public ciblé a beaucoup évolué. “Même les rappeurs d’Atlanta se sont mis au running, c’est pour dire”. Il plaisante en disant qu’avant ce n’était pas vu comme un sport “street” mais que maintenant, ça touche un public plus large, “c’est une bonne chose”.

Alors que Toulouse regorge de clubs importants comme la SATUC Toulouse athlé, ou encore le Club Athlétique Balmanais, Gabriel reconnaît que Beaubien a une certaine notoriété, “je ne m’attendais pas à réunir près de 150 coureurs sur des événements en partenariat avec des marques. “Les grosses marques viennent ainsi que les gens : c’est un peu un effet boule de neige. Ça nous offre beaucoup de visibilité.”

À titre d’exemple, les adhérents au club disposent d’une carte qui leur permet d’avoir des réductions en magasin, ce qui les encourage à s’équiper en boutique. D’après lui, cet engouement est aussi le résultat de la médiatisation des marques par l’intermédiaire des réseaux sociaux, “on voit que ça pousse des personnes qui ne sont pas inscrites dans des clubs à sauter le pas.”

UN VÉRITABLE PHÉNOMÈNE DE MODE

L’essor de la pratique du running, Rémy Jégard le constate “depuis deux ans véritablement. Aussi bien sur les trails que sur les courses sur route.” Depuis 40 ans, le journaliste sillonne la France pour suivre

- 1. L’occasion pour les coureurs de redécouvrir la ville.
- 2. Des cookies protéinés.
- 3. Les coureurs s’équipent de mieux en mieux.
- 4. Façade de l’enseigne Good Protein.



l’actualité de la course à pied. Une passion dévorante qui l’a incitée à créer son propre magazine, intitulé “Running mag”, en 2000. Depuis, la pratique s’est démocratisée, au point de devenir un véritable phénomène de mode. “Il y a eu une véritable prise de conscience après le covid. Ça devient de la folie, toutes les courses font le plein bien avant la date de l’épreuve.”

Il en veut pour preuve la dernière édition du marathon de Toulouse, à laquelle 37 000 coureurs ont participé : “un chiffre inatteignable il y a encore quelques années”.

Il ne s’agit plus seulement de courir, mais de s’inscrire dans un véritable mode de vie. Une transformation qui s’accompagne d’une présence massive des pratiques sportives sur les réseaux sociaux. Dans “Courir sans limites. La révolution de l’ultra-trail (1990-2025), le sociologue Olivier Bessy analyse cette évolution en profondeur. Selon lui, l’influence du numérique est décisive : “Nous avons tendance à constamment nous comparer aux autres”, écrit-il.

La tendance s’est amplifiée avec l’arrivée de l’application Strava, qui s’est imposée comme la référence dans le milieu du sport et plus particulièrement du running. En France, elle compte déjà 3,2 millions d’utilisateurs. Des coureurs pour la plupart, qui en plus de visualiser leur sortie, trackent les performances de leurs amis et d’athlètes professionnels. “Avec Strava, je vais courir où je veux quand je veux. Aujourd’hui les sportifs veulent tirer un trait sur les entraînements guidés, les



Le dernier marathon de Toulouse a attiré 37 000 coureurs



La course à l’image pour être le runner idéal

→ créneaux horaires en club, les coachs... Tout cela n’est plus tant recherché, on vient boudier ce fait social total” souligne le sociologue Éric Monnin. Cette recherche de performance est parfois poussée à son paroxysme. Un coureur peut solliciter un “jockey”, qui effectue l’effort à sa place pour afficher de meilleurs résultats.

QUAND LE RUNNING INFLUENCE AUSSI L’ASSIETTE

Cette logique de performance sociale s’inscrit également au niveau de l’alimentation : montrer qu’on court, mais aussi montrer qu’on mange “bien”. Sur Instagram, TikTok ou YouTube, les contenus liés à la nutrition sportive explosent : meal prep millimétrés, recettes protéinées, assiettes “clean” parfaitement calibrées. Les coureurs, débutants comme confirmés deviennent attentifs à tout : apports protéiques, qualité des ingrédients, balance entre plaisir et performance.

Alexis, coureur expérimenté, consomme du contenu depuis plus de six ans sur les plateformes. Il y voit une opportunité pour se dépasser soi-même. “Tu peux avoir des conseils pour progresser. C’est comme un effet de mode, ça pousse aussi les gens à se mettre régulièrement au sport”, assure-t-il. Mais derrière les vidéos inspirantes se cachent aussi de fortes injonctions : optimiser son corps, maîtriser son poids, ou encore atteindre l’image idéale du “runner fit”.

UN FAST-FOOD BON POUR LA SANTÉ ?

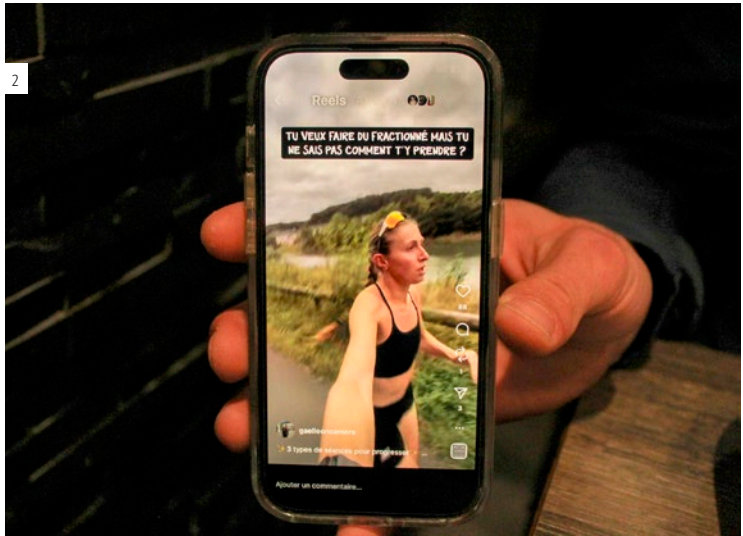
À Toulouse, depuis huit mois, un restaurant matérialise concrètement ce nouveau concept. Le fast-food Good Protein a été pensé pour concilier plaisir et alimentation saine. Sa fondatrice, Eva Perruca, a lancé le concept en observant l’essor du sport, et notamment du running : “C’est ce qui m’a poussé à ouvrir ma boutique. Je me suis dit qu’on pouvait répondre à un réel besoin pour les sportifs.”

Chez Good Protein, les choix sont assumés : pain semi-complet, steak à 5 % de matières grasses, sauces faites à base de fromage blanc 0 %, recettes élaborées avec une nutritionniste du sport. Sur la carte des menus, on peut même savoir combien de glucides et de lipides contiennent les produits. Ici, même le burger permet de se faire plaisir sans culpabiliser. Mais Eva insiste : “On touche tout le monde, pas seulement les sportifs. On a aussi des gens du quartier, des familles qui amènent leurs enfants.”

Comme beaucoup d’acteurs de cette nouvelle économie sportive, Good Protein mise sur les réseaux sociaux. “On explique nos recettes et on est dans un esprit de transparence avec les clients. Ça marche beaucoup, on attire aussi de la clientèle”, assure Eva. Le phénomène ne se limite pas qu’aux assiettes. En juillet dernier, il a même investi la Fashion Week, événement phare qui dicte les tendances, avec des athlètes qui ont sprinté sur le podium.

Pour l’instant, Pierre et Gabriel ne sont pas encore prêts pour les podiums, mais leur dernier événement avec Salomon a réuni près de 200 personnes, preuve que le running n’a pas fini de gagner du terrain.

1. Respirer l’air toulousain le temps d’une pause.
2. La pratique explose sur les réseaux sociaux.



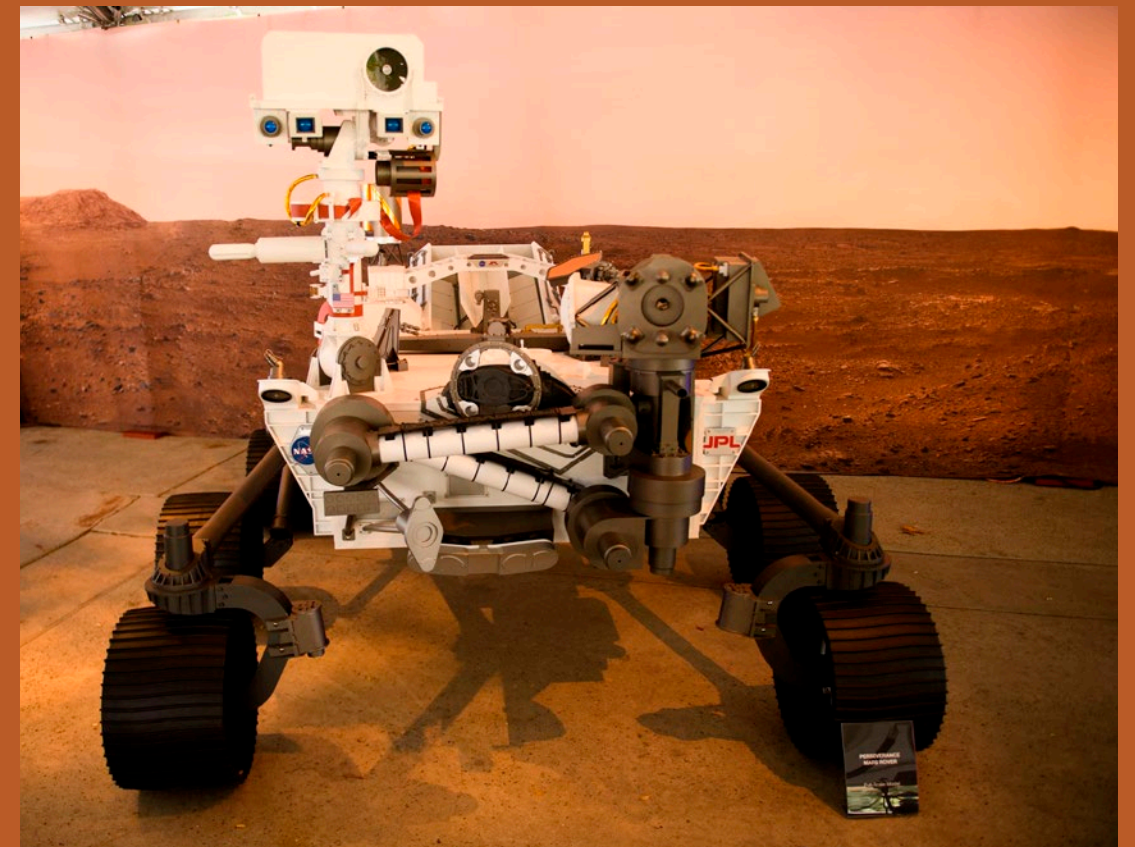


Baptiste Chide. / © LANL

BAPTISTE CHIDE, À L'ÉCOUTE DE MARS

Percer les secrets de Mars, écouter son atmosphère et y débusquer l'inattendu, c'est le quotidien de Baptiste Chide. Grâce à trois minutes d'un enregistrement presque anodin, ce planétologue de l'IRAP a révélé un phénomène que personne n'avait jamais entendu sur la planète rouge.

Par Clémence Riot



Le rover Persévérance envoie tous les jours des données depuis la planète Mars. / © IRAP

Originaire du Mans, Baptiste Childe se souvient des Nuits des étoiles où sa mère l'emmenait quand il était enfant. C'est là qu'est née une curiosité large, pas seulement pour l'espace mais pour tout ce qui peut être observé et questionné. Cette curiosité l'a ensuite mené jusqu'à Toulouse, puis à l'IRAP, l'Institut de Recherche en Astrophysique et Planétologie, où il étudie... À tout juste 30 ans, il vient de publier une étude dans la revue Nature. Une découverte significative.

Vous êtes originaire du Mans, comment êtes-vous arrivé à Toulouse ?

Je suis venu justement pour le côté aérospatial. J'ai d'abord fait une école d'ingénieur puis j'ai rejoint une école d'aérospatial, l'ISAE-SUPAERO. C'est ça qui m'a amené à faire de la recherche en astrophysique. Aujourd'hui, je suis planétologue. Et donc, chargé de recherche du CNRS à l'Institut de Recherche en Astrophysique et Planétologie. Ça, c'est le titre un peu pompeux de mon métier.

Justement, si vous deviez décrire votre métier à quelqu'un qui n'y connaît rien, qu'est ce que vous lui diriez ?

Je suis spécialiste dans les atmosphères planétaires. C'est à dire que j'essaie de comprendre le fonctionnement des atmosphères des planètes, ainsi que leur lien et leurs interactions avec les surfaces sous-jacentes. Et je me spécialise notamment sur les atmosphères de Vénus, de Mars et de Titan, le plus gros satellite de Saturne. Donc, globalement, pour faire ça, j'analyse les données des missions spatiales qui sont autour ou sur ces différents objets, pour comprendre comment ces atmosphères fonctionnent. C'est en quelque sorte de la météo planétaire.

“Je suis spécialiste dans les atmosphères planétaires”

Découvrez l'instrument SuperCam



Réplique de l'instrument SuperCam. / © Lucie Jodot

Et sur Mars, plus précisément, que recherchez-vous ?

Je travaille désormais principalement sur Mars puisqu'on a une mission, Persévérance, un astromobile qui est en fonctionnement sur cette planète. L'IRAP a une contribution instrumentale dessus et donc on reçoit tous les jours les données de Persévérance. C'est un peu mon travail du quotidien de travailler dessus. Après, je travaille aussi beaucoup sur Titan, puisqu'on a une mission qui ira vers Titan, mais le décollage est prévu en 2028, arrivée 2035. Donc là, c'est plutôt du prospectif. Mars, pour l'instant, c'est le cœur de mon projet de recherche.

“On a de la chance, en tant que Martiens, d'être bien servis sur les missions spatiales”

Vous venez d'ailleurs de publier une étude qui fait grand bruit concernant Mars. Pouvez-vous nous expliquer ce que vous avez découvert ?

Pour résumer, on a prouvé l'existence de toutes petites décharges électriques dans l'atmosphère de Mars. Après, ça a évidemment des conséquences sur l'atmosphère de Mars. Et ça a aussi des conséquences sur la chimie atmosphérique, évidemment, puisque des décharges électriques, c'est un fluide de particule énergétique qui va pouvoir réagir avec les constituants de l'atmosphère. Et donc, par exemple, former des oxydants qui vont venir se condenser à la surface et qui pourraient casser les molécules organiques qui sont actuellement à la surface de Mars. Mais on ne va pas jusqu'à dire qu'il y a un impact sur la présence de vie à la surface du Mars ou pas. Non, non, ça ne rentre pas dans l'équation. Et ça veut juste dire que s'il y a des molécules organiques, potentiellement, elles sont quand même bien détruites par ces décharges.

Cette découverte, c'était un vrai objectif pour vous ?

Eh bien non, en fait, c'était surtout un gros coup de chance. Et puis une bonne idée, parce qu'en fait, sur Persévérance on a un micro qui écoute l'atmosphère de Mars. Nous, on écoute à peu près trois minutes tous les deux jours, donc ça ne fait vraiment pas beaucoup. Au moment où on avait le micro allumé, un tourbillon de poussière nous est passé dessus. Et il y avait un signal au milieu de ce son, qu'on avait du mal à interpréter. Au début, on s'est dit que ça devait être un gros grain de sable qui venait de taper sur la membrane du micro. Et en le réinterprétant, j'ai compris qu'en fait c'était une décharge. A partir de là, on a repris tout notre jeu de données pour finalement découvrir qu'il y en avait eu 55 au cours des quatre ans et demi de mission. Donc, en fait, c'est venu un peu d'un coup de bol d'avoir eu cet enregistrement. Et puis, après ce qui est cool, c'est d'avoir réussi à poursuivre l'idée jusqu'au bout et de montrer que ces minis-décharges sont bien réelles.

Est-ce que cette découverte va désormais changer votre manière d'explorer cette planète ?

Pour la découverte des décharges en elles-mêmes, oui. Maintenant qu'on sait qu'elles existent, il va falloir envoyer des instruments spécifiquement conçus pour les étudier. Il faut le faire dans les prochaines missions et j'espère que ça va devenir une priorité. C'est vrai que dans l'exploration spatiale, il faut toujours être patient, sachant que pour Mars, pas tant que ça. On a de la chance, en tant que Martiens, d'être bien servis sur les missions spatiales.

Pour l'instant on est à l'affût des prochains appels d'offres qui vont sortir. Le premier horizon qu'on a pour l'Europe, c'est une mission en 2032. On ne dirait pas comme ça mais en fait ça va arriver très rapidement. Un lancement en 2032, c'est une livraison d'un instrument en 2030. Quatre ans pour construire un instrument en partant de pas grand-chose, c'est quand même ultra rapide...

Et vous, plus personnellement, en tant que chercheur, qu'est-ce que ça fait de faire une si grande découverte ?

Je suis assez fier d'avoir mené cette étude du début, de ce petit signal où personne ne croyait à une publication dans Nature. Je me rends compte qu'avoir une publication, pour nous, les chercheurs, c'est un peu la métrique de notre travail. Nature est le plus gros journal scientifique. J'en suis super fier, ultra content, et honnêtement, je ne boude pas mon plaisir là-dessus.



Baptiste Childe travaille au sein de l'IRAP de Toulouse. / © IRAP

D'association à équipe, ASK Esport change de dimension

ASK Esport, est une association française d'esport créée en 2023 à Muret. Elle est spécialisée dans le jeu Call of Duty. Elle se professionnalise et développe sa visibilité afin d'accéder au statut d'équipe semi-professionnelle.

Par Baptiste Petit



Gagnants de la Rise up 2024. / © Malik Moussaiev

L'Esport* (ou sport électronique) désigne la pratique compétitive de jeux vidéo, organisée en tournois et championnats. En France, cette discipline connaît une structuration croissante, avec des associations amateurs qui cherchent à concilier passion et modèle économique viable. L'écosystème Esportif français connaît une croissance soutenue. Selon France Esports, 11,8 millions de Français de 15 ans et plus consomment ou pratiquent de l'es-



port, soit 23 % des internautes. Ils étaient 7,8 millions en 2020. La discipline se professionnalise en France. Aujourd'hui, 16 équipes semi-pro s'affrontent aux "Elites", le championnat au niveau national. Chaque équipe est composée de 4 joueurs plus des remplaçants. Ces joueurs se rassemblent en ligne pour jouer et s'entraîner. Malik, président d'ASK, tient quand

même à les réunir de temps en temps. "On fera des bootcamps* pour fédérer le staff et les joueurs le temps d'un week-end mais aussi d'élaborer les tactiques pour les compétitions futures."

ASK ESPORT L'ÉQUIPE À L'ASCENSION RAPIDE

L'équipe muretaine à réussi l'exploit de s'imposer rapidement sur la scène de Call of Duty. Il s'agit d'un jeu de simulation basé sur un décor de guerre. Avec de nombreux modes de jeu qui alternent entre, une partie rapide (Le Hardpoint) et des parties plus tactiques (Le Search & Destroy). Un an après son démarrage, ASK Esport a réussi l'exploit de s'imposer à Milan et Miramas. La saison suivante, 2024/2025 l'équipe a décroché le titre de championne de France avec une victoire de la Rise Up à Paris. Au niveau européen l'équipe finit dans le top 3.

DES PROJETS POUR L'AVENIR

S'ouvrir à de nouvelles compétitions d'Esport devient une nécessité pour pérenniser le développement de

“Cette saison l'objectif est clair. Conserver le titre et continuer de monter au classement mondial”

l'équipe, tant sur le plan sportif qu'économique. Malik Moussaiev pense que la diversification constitue un axe majeur de développement. "Nous souhaitons investir dans de nouveaux jeux comme Valorant, Rocket League ou Counter-Strike pour toucher de nouveaux publics et multiplier les opportunités compétitives." Des projets propices pour le rayonnement de l'Esport afin de continuer à le faire grandir en France et surtout à Toulouse. Dans d'autres régions, certaines équipes suivent de près l'évolution d'ASK. "De notre côté Rauzan Esport a fait le choix de se positionner sur des matchs plutôt caritatifs. Nous saluons l'évolution d'Ask et leur souhaitons bonne chance pour la suite". déclare Anakin, fondateur de Rauzan Esport, une équipe basée en Gironde.

L' ESPORT PLUS OUVERT AUX FEMMES

L'objectif n'est pas juste de devenir une équipe esport. Malik souhaite créer un véritable environnement pour rendre l'esport accessible à tout le monde. "Notre communauté est composée à 30% de 13-18 ans, 40% de 18-30 ans, cependant 90% sont des hommes. Nous souhaitons que l'esport soit plus ouvert aux femmes." Des discussions sont en cours avec la mairie de Muret pour obtenir la salle de spectacle de la ville pour y organiser une LAN* 100% féminine. L'événement se déroulerait à l'été 2026.

NOUVELLE SAISON, NOUVELLE ÉQUIPE

Durant les "LAN" et le championnat, le staff surveille toutes les équipes pour repérer une potentielle future recrue. Cette saison ASK à totalement changé de visage et va commencer la saison avec une toute nouvelle équipe. "Ce n'est plus l'équipe qui a gagné les challengers, cela fait partie du sport. Il peut souvent y avoir du changement, tout simplement car les joueurs recherchent autre chose ou car l'équipe passe un cap et doit aller chercher des joueurs d'un autre niveau."



Lieu où se déroule la Rise up. / © Wikimedia Commons

DICTIONNAIRE

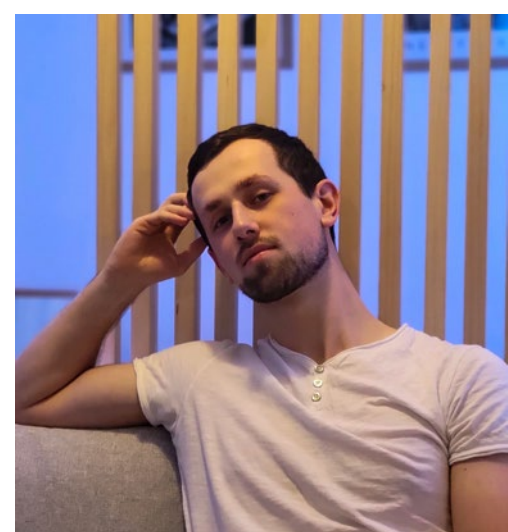
*Esport : C'est la pratique sur internet ou en tournoi sur réseau local d'un jeu vidéo, seul ou en équipe, sur ordinateur ou sur console de jeux vidéo.

*LAN : Une LAN party est un rassemblement éphémère au cours duquel un groupe de participants, appelé gamers, ont chacun un ordinateur ou une console qui leur est attribué. Ce groupe de participants joue alors en réseau local à des jeux vidéo multi-joueurs.

*Bootcamp : Un bootcamp d'esport est avant tout un camp d'entraînement : un lieu où les athlètes virtuels, qu'ils soient professionnels ou occasionnels, vivent, mangent et respirent le jeu auquel ils participent

2,3 millions d'esportifs amateurs en France en 2023

230 professionnels recensés en France en 2024



MALIK MOUSSAIEV

Né à Grozny en Russie, Malik quitte le lycée Claude Nougaro à Caussade et tente le concours de PASS en médecine, puis s'oriente vers une année en biologie, avant de se tourner finalement vers la filière pharmaceutique en 2022. Cette nouvelle tentative au concours PASS s'avère particulièrement éprouvante. Pour décompresser de la pression des études, il trouve refuge dans l'univers des jeux vidéo, une passion qui devient bien plus qu'une simple échappatoire. C'est précisément de cet équilibre entre exigences académiques et loisirs numériques que naît un projet fédérateur : créer sa propre association d'esport. L'objectif est clair pour Malik : rassembler une communauté de joueurs partageant la même passion et créer un espace où l'esport trouve sa place dans le paysage étudiant.

© Malik Moussaviev

La tuberculose contient-elle son propre poison ?

C'est la découverte du CNRS de Toulouse. Un premier pas vers une possible éradication de la maladie. Explications.

Par Lucie Jodot

La tuberculose a fait 1,23 million de morts en 2024. En 2020, Santé Publique France a recensé plus de 4 600 cas. Même si, depuis les années 70, les progrès de la science et de la médecine ont fait progressivement reculer la maladie, elle reste l'une des

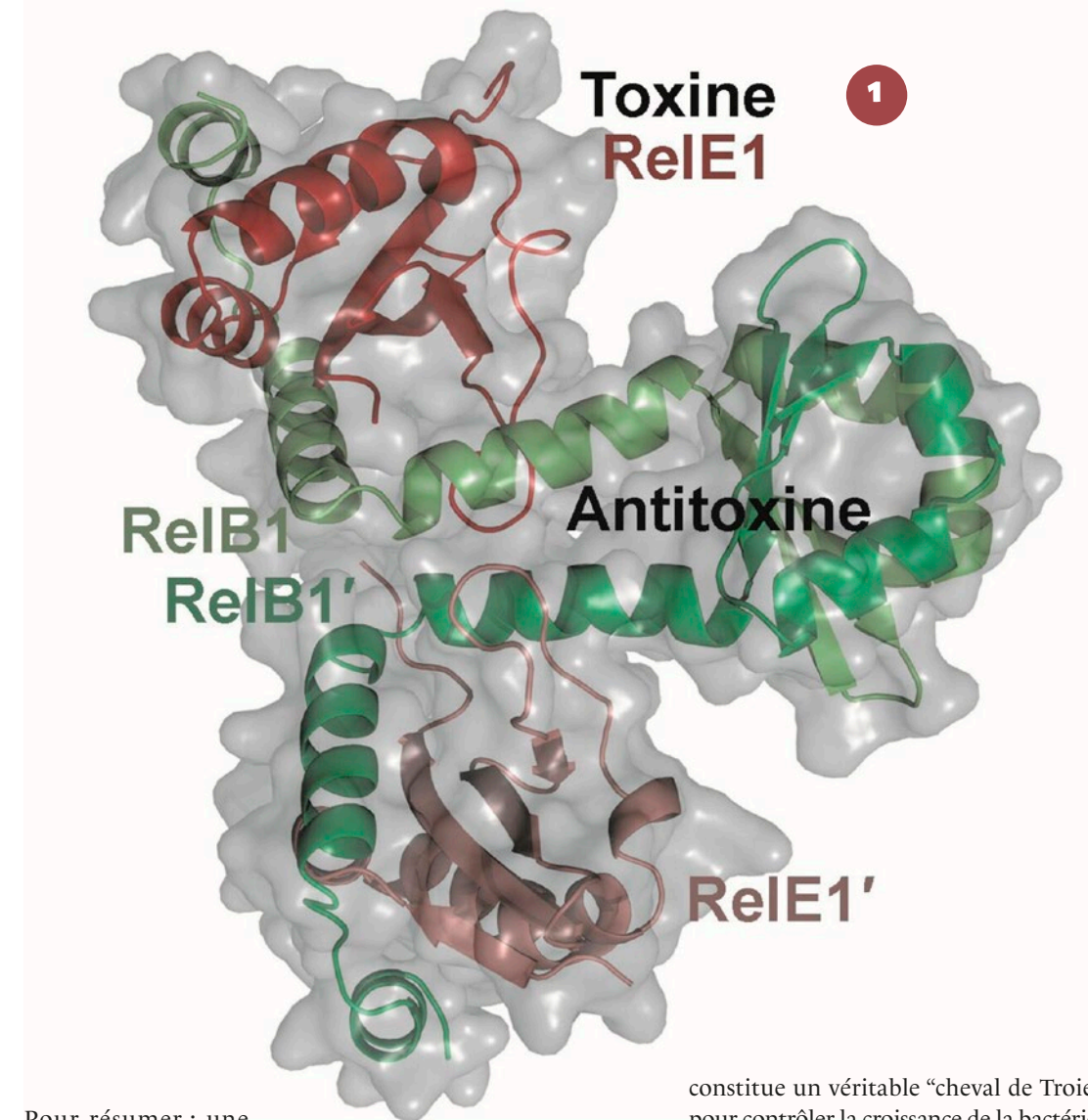
dix principales causes de mortalité dans le monde. Difficile de croire que cette maladie infectieuse est due à un agent unique : la bactérie *Mycobacterium tuberculosis*.

Même si aujourd'hui, c'est une maladie dont on peut guérir grâce à un traitement long, il existe toujours plus de souches multirésistantes aux antibiotiques. Mais alors comment peut-on combattre cette bactérie ? C'est dans cet objectif qu'un groupe du CNRS de Toulouse s'est lancé, il y a bientôt 20 ans, dans l'exploration de ladite bactérie.

POISON ET ANTIDOTE

“On a besoin d'explorer de nouvelles approches au niveau fondamental pour savoir comment combattre *Mycobacterium tuberculosis*”, affirme Pierre Genevax, responsable de l'équipe et directeur de recherche au CNRS. “L'idée, c'est de trouver des alternatives aux traitements existants pour pouvoir répondre à l'émergence des souches résistantes aux antibiotiques, en trouvant de nouvelles cibles ou de nouveaux moyens.”

Fruit de plusieurs années de recherches, le groupe de scientifiques toulousains a découvert un système de “poison/antidote” existant au sein de cette bactérie. Ce système est appelé toxines/antitoxines (T/A).



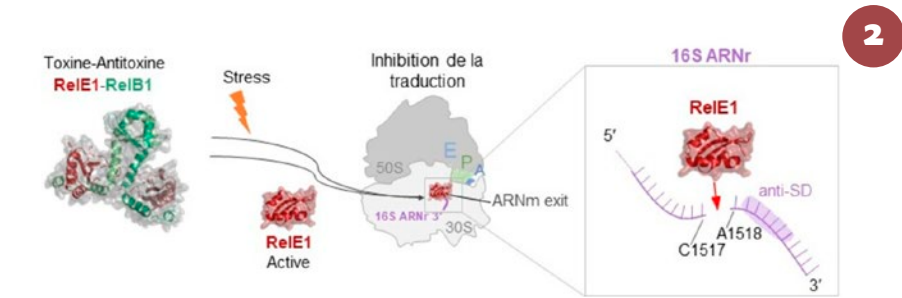
Pour résumer : une bactérie contient en son sein des toxines et des antitoxines. Lorsque la bactérie subit un stress (dû à un virus, un changement de température, un antibiotique ou autres), elle réprime le gène bactérien. Les toxines (poison), étant naturellement dans un état plus stable que les antitoxines (antidote), sont libérées, empoisonnant la bactérie. Le but de cette stratégie d'activation est de bloquer la synthèse de nouveaux virus et donc de protéger le reste de la population bactérienne. La bactérie ne peut ainsi plus se développer et meurt. De cette façon, l'infection est avortée. “C'est ça, le système immunitaire propre aux bactéries”, résume Pierre Genevax.

LE “CHEVAL DE TROIE” DE LA TUBERCULOSE

Pour les chercheurs, ces systèmes possèdent un “potentiel thérapeutique d'intérêt”. Il

constitue un véritable “cheval de Troie” pour contrôler la croissance de la bactérie. L'objectif est donc d'étudier les différents systèmes pour identifier les cibles (sources de stress) de ces toxines. Et l'étape d'après, comprendre s'il y a des moyens de l'activer.

Les chercheurs se tournent vers des procédés bioinformatiques. Ils s'aident



de données pour conduire leurs premières recherches. Pour cela, ils peuvent s'appuyer sur le National Institutes of Health aux États-Unis, où les scientifiques cherchent des systèmes T/A potentiels.

Ensuite, une batterie de tests moléculaires et cellulaires est réalisée pour identifier le mécanisme de toxicité et les cibles de ces toxines.

“Cette étape est celle qui peut prendre le plus de temps”, décrit le chercheur. “Après, il faut confirmer le mécanisme par des approches de biologie structurale. Là seulement, on peut identifier le mécanisme moléculaire précis de la toxine et son impact physiologique chez la tuberculose. Cette dernière étape confirme les faits.”

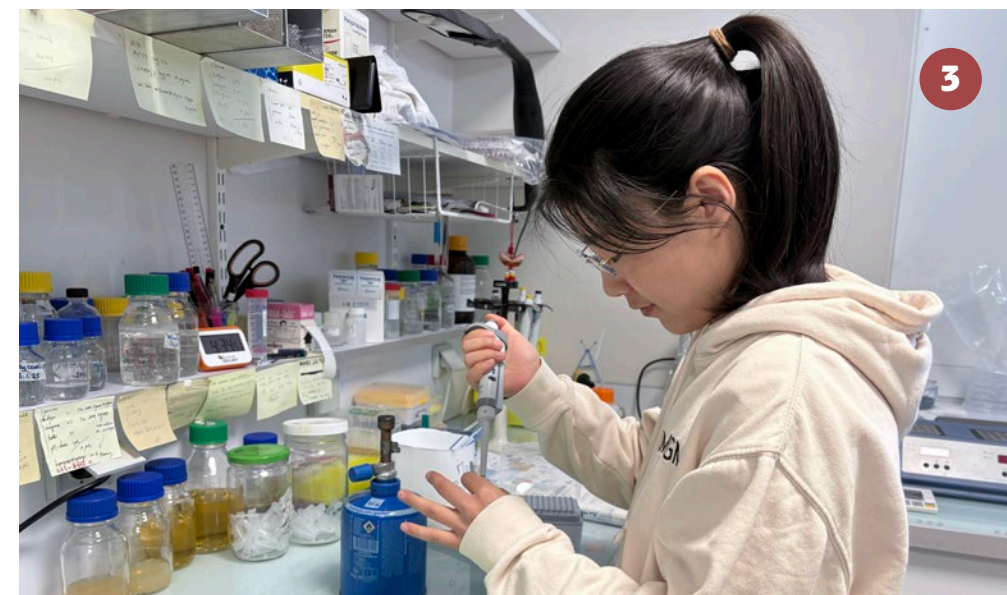
DÉCOUVERTE DE LA TOXINE REIE

Xue Han, une jeune post-doctorante chinoise, travaille depuis près de quatre ans au sein de l'équipe du CNRS. Depuis son

arrivée, elle s'est lancée à corps perdu dans la recherche de systèmes T/A. Récemment, elle en a identifié un : la toxine RelE. Cette dernière coupe l'extrémité de l'ARN messager, sectionnant un élément essentiel pour la synthèse des protéines.

Cette découverte constitue un pas de plus vers de nouvelles solutions pour vaincre la tuberculose. Pour Xue Han, c'est une fierté et un soulagement : “J'espère que plus de personnes verront mon travail et pourront utiliser ma publication (parue dans *Nucleic Acids Research*) pour trouver des solutions contre la tuberculose.”

“L'idéal serait de réussir à activer tous les 90 systèmes T/A de cette bactérie en même temps !”, décrit Pierre Genevax. “Le problème, c'est qu'on ne connaît pas encore les risques potentiels : cela pourrait par exemple entraîner la bactérie en dormance. Si cela arrive, les antibiotiques n'auront plus d'effet.”



1. Structure de la toxine RelE découverte par Xue Han. / © Xue Han et Pierre Genevax.

2. Schéma détaillant l'action de la toxine RelE. / © Xue Han et Pierre Genevax.

3. Xue Han au travail au sein du laboratoire du CNRS de Toulouse. / © Lucie Jodot

AZF : la résilience, 24 ans après l’explosion

L’explosion d’AZF en 2001 a marqué à jamais Toulouse. Plongée dans le récit de cette catastrophe à travers ceux qui l’ont vécue. Acceptation, inquiétudes face au futur... Que sont-ils devenus, 24 ans plus tard ?

Par Clémence Roux et Lucie Jodot

Toulouse. 21 septembre 2001. Le soleil brille au-dessus de la Ville Rose. Pas un nuage à l’horizon. C’est une belle journée qui se prépare. Il est 10 heures. La ville se réveille. Certains s’affairent déjà au travail, tandis que d’autres sont sur la route, ou chez eux. Emmanuelle Lacoste, étudiante de 23 ans, arrive au Mirail, dans le sud-ouest de Toulouse, pour passer un entretien d’embauche. Elle espère décrocher un poste au sein de l’Université. Ce matin-là, rien ne laisse présager que sa vie et celle de milliers de Toulousains va être marquée à jamais.

UNE EXPLOSION

À 10h17 et 50 secondes, tout bascule. Un boom. Un tremblement. En un quart de seconde, tout s’arrête. Plus aucun son. Une partie de la ville vient d’être pulvérisée. Un immense nuage jaunâtre se forme au-

dessus de Toulouse. Au Mirail, l’onde de choc traverse les bâtiments. Emmanuelle est en plein entretien d’embauche. “Je suis près de la vitre dans un bureau. Ça a explosé, je me suis pris un porte-manteau. J’ai été soufflée.” Elle se retrouve propulsée par terre, le nez en sang, puis une deuxième vague vient secouer le bâtiment. “Je ne comprends pas du tout ce qui se passe à ce moment-là. Tant bien que mal, je me lève et je commence à sortir du bâtiment.”

À quelques kilomètres de là, dans le quartier des Arènes, Philippe Soulié, boulanger de 35 ans, prend son petit-déjeuner dans sa cuisine. “J’ai entendu un bruit énorme. Les vitres ont explosé d’un coup. En un clignement des yeux, j’ai vu mon appartement complètement retourné. Je n’ai pas compris, je suis resté figé quelques secondes avant de quitter mon immeuble en courant.”

Au même moment, Patricia Bénitah est dans sa voiture avec ses deux enfants. “J’allais déposer un de mes fils à l’hôpital de Rangueil pour son travail. Je m’apprêtais à prendre le chemin de la Loge, celui qui passait à côté d’AZF, pour monter vers l’hôpital. À ce moment-là, je me suis retrouvée à un feu rouge. Soudain, tout a explosé. le pare-brise a éclaté, le toit s’est enfoncé. Je me suis jetée sur mon fils, le plus petit, pour le protéger. Je n’ai rien vu venir.”

Pendant que la fumée après l’explosion envahit les rues, la panique monte. “Des hommes de la sécurité nous criaient d’évacuer la faculté du Mirail car c’était peut-être un attentat”, décrit Emmanuelle. “Ils disaient que ça peut peut-être exploser ou tirer partout. Je suis paniquée parce que là, j’ai entendu le mot attentat.”



10 JOURS APRÈS LES TOURS JUMELLES

Cette peur n’a rien d’un réflexe isolé. Quand cette explosion secoue Toulouse le 21 septembre 2001, la France est déjà dans un climat de tension. Le monde entier vient de vivre un choc sans précédent. À peine dix jours plus tôt, le 11 septembre 2001, les États-Unis étaient touchés par des attentats. Deux avions détournés par des membres du groupe terroriste Al-Qaïda ont percuté les tours jumelles du World Trade Center, à New York. Dans ce climat de terreur encore brûlant, la moindre explosion évoque immédiatement une attaque.

Emmanuelle tente alors de trouver refuge au milieu du chaos. “C’était un film de science-fiction. Je suis allée me réfugier dans un immeuble. Des policiers parlaient dans des talkies-walkies et j’entendais

“Sans Titre”, l’œuvre mémorielle d’AZF inaugurée en 2012 sur le site de la catastrophe, pour rendre hommage aux victimes. Gilles Conan et les Belges du Laboratoire d’urbanisme et d’architecture l’ont conçu. / © Clémence Roux

tout. Leurs supérieurs disaient que des avions s’étaient crashés sur le Zénith, et qu’il y avait des bombes partout dans le centre-ville. On entendait parler d’énormes dégâts, de beaucoup de blessés. Les services médicaux étaient complètement saturés. Deux personnes m’ont pris sous leur aile pour me ramener chez moi, en Ariège. J’ai pu ainsi aller à l’hôpital, là-bas.” Pendant que certains fuient loin de la ville, d’autres tentent d’atteindre les hôpitaux toulousains. C’est le cas de Patricia, encore secouée par l’explosion. “C’était de la médecine de guerre. Ils recousaient à vif, sans anesthésie. En salle de réveil, il y avait une file indienne de gens avec des bandages sur les yeux, des pansements partout. Ça criait, c’était l’horreur.”

AZF : LE COEUR DE L’EXPLOSION

Passé le choc et la sidération, les Toulousains commencent à comprendre ce qu’il se passe. C’est l’usine chimique AZF (AZote Fertilisants), au sud de Toulouse, qui vient d’exploser. 360 personnes travaillent alors sur le site.

Construite en 1924, elle est l’un des plus grands sites industriels de France, spécialisée dans la production de nitrate, un engrais très utilisé. L’usine appartient à Grande Paroisse, une filiale du groupe Total Fina Elf (aujourd’hui Total Énergies).

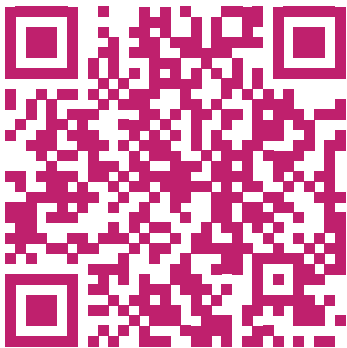
Selon la thèse officielle, discutée par certains experts, tout a commencé deux jours plus tôt. Dans le hangar 335, un employé sous-traitant découvre un sac de nitrate éventré, une poudre chimique utilisée comme engrais.

Il ramasse alors à la pelle près de 500 kg de nitrates pour ensuite les déposer dans



Un tube de l’œuvre mémorielle d’AZF. Frédéric Bonnet est l’une des victimes de la catastrophe du 21 septembre 2001. / © Clémence Roux

Retour en images





Patricia Bénitah, victime d’AZF. / © Clémence Roux

une benne. Mais au sol se trouvent aussi quelques kilos d’un composé chloré. Or chlore et nitrate ne font pas bon ménage. Mis en contact, ils peuvent provoquer une réaction violente. Sans le savoir, l’employé mélange donc les deux substances dans la benne.

Le 21 septembre, vers 10 heures du matin, il transporte cette benne vers le hangar 221, où sont stockées 300 tonnes de nitrates. Le sol y est humide. Lorsqu’il déverse le contenu de la benne, une réaction chimique se crée entre le chlore, les nitrates et l’eau présente au sol. Un quart d’heure plus tard, le mélange entraîne l’explosion

“Ce n’était pas facile, mais il fallait avancer”

“AZF ne nous définira jamais”

du stock de nitrate. Ce sera le plus grand accident industriel de l’histoire de France. Son explosion est équivalente à un séisme de magnitude 3,4 sur l’échelle de Richter.

Le bilan est effroyable. Plus de 30 000 logements sont touchés dans un rayon de 6 kilomètres autour du site. Des milliers de personnes se retrouvent sans fenêtre, sans porte, parfois sans toit. 31 personnes perdent la vie, des milliers d’autres sont blessées. Au point d’impact, la déflagration laisse un cratère de 65 mètres de long et 9 mètres de profondeur.

JUSTICE RÉCLAMÉE

Face à un tel chaos, les habitants touchés ne savent pas encore comment affronter ce qui vient de leur arriver. Très vite, chacun réalise qu’il est seul avec son traumatisme, ses questions, ses peurs. Au hasard d’une rencontre entre des habitants de la ville marqués par la même explosion, l’idée d’une mobilisation commune apparaît. Quelques affiches invitent les habitants à une réunion improvisée. Ce sont les débuts de l’Association des sinistrés du 21 septembre 2001.

Après l’explosion, une longue bataille juridique commence. Une information judiciaire est ouverte en septembre 2001, donnant lieu à seize ans de procédure. En 2009 s’ouvre à Toulouse le plus grand procès jamais tenu en correctionnelle. Le directeur de l’usine, Serge Biechlin, et la

société Grande Paroisse (groupe Total) sont jugés pour homicides et blessures involontaires.

Condamnés puis relaxés, ils voient en 2012 la cour d’appel retenir la thèse d’une erreur de manipulation et reconnaître leur responsabilité. Après un pourvoi, un troisième procès se tient à Paris. En 2017, la condamnation devient définitive. Serge Biechlin est condamné à 15 mois de prison avec sursis, Grande Paroisse à 225 000 € d’amende, et plus de 2,5 milliards d’euros d’indemnisation sont versés aux victimes par Total.

“LA VICTOIRE A ÉTÉ LA CONDAMNATION DE TOTAL”

Pour Pauline Miranda, aujourd’hui présidente de l’Association des sinistrés, ces années de procédure restent un souvenir douloureux. “Le procès de 2017 a été très mal vécu par la population toulousaine. Le fait qu’il soit délocalisé à Paris n’a pas permis à toutes les victimes d’y assister. Pour moi, ça a été très pénible pendant les quatre mois d’audience.” Mais elle ajoute aussitôt: “La victoire a été la condamnation de Total et c’est ce qui compte.”

Pauline Miranda n’a jamais arrêté d’accompagner les victimes. “Mon engagement est de ne laisser personne sur le bord du chemin.” L’association compte encore une petite quarantaine d’adhérents, et chaque année, une vingtaine d’entre eux participent à la commémoration du 21 septembre.

24 ans après la catastrophe, Patricia, maintenant retraitée, vit toujours avec les traces invisibles du 21 septembre 2001. Certaines séquelles ne se voient pas, mais elles rythment encore son quotidien. Des acouphènes, une perte d’audition, un suivi

médical qui n’a jamais vraiment cessé. “Si j’ai des problèmes d’oreilles aujourd’hui, c’est bien à cause de l’explosion. Ce n’est pas arrivé comme ça, du jour au lendemain”. Mais Patricia refuse que ce drame l’empêche de vivre. Elle a repris son travail quelques mois après l’explosion, dans un service hospitalier où elle s’est retrouvée face à des patients victimes d’AZF. Une épreuve supplémentaire, mais aussi une forme de continuité. “Ce n’était pas facile, mais il fallait avancer”, confie-t-elle.

Aujourd’hui, l’ancienne aide-soignante se dit “plus forte”. Malgré les séquelles qui persistent, elle a choisi la résilience. “La vie continue. On fait le deuil, mais on avance.”

Comme Patricia Bénitah, Philippe Soulié, aujourd’hui âgé de 59 ans, a décidé de se relever après ce drame. “AZF ne nous définira jamais”, affirme-t-il vaillamment. Quant à Emmanuelle Lacoste, aujourd’hui psychologue, la vie a fini par retrouver un équilibre. “Après AZF, les orages, les flashes d’appareil photo, même l’allumage du gaz me faisaient sursauter.” Mais avec le temps, elle a appris à apprivoiser ces réactions. Ses études et son métier l’ont beaucoup aidée. “Ce que j’ai appris m’a permis d’accepter ce qui m’était arrivé et d’aller mieux.”

UN “NOUVEL AZF” ?

Mais si les victimes d’AZF ont su, au fil des années, retrouver une vie plus apaisée, une ombre subsiste sur la ville: la crainte qu’un tel drame puisse un jour se reproduire. Cette inquiétude a refait surface lorsque la start-up Ipsophène a annoncé son projet d’implanter une usine de production de paracétamol. Un site classé Seveso (site industriel à haut risque), à quelques minutes du centre-ville, sur l’Île du Ramier.

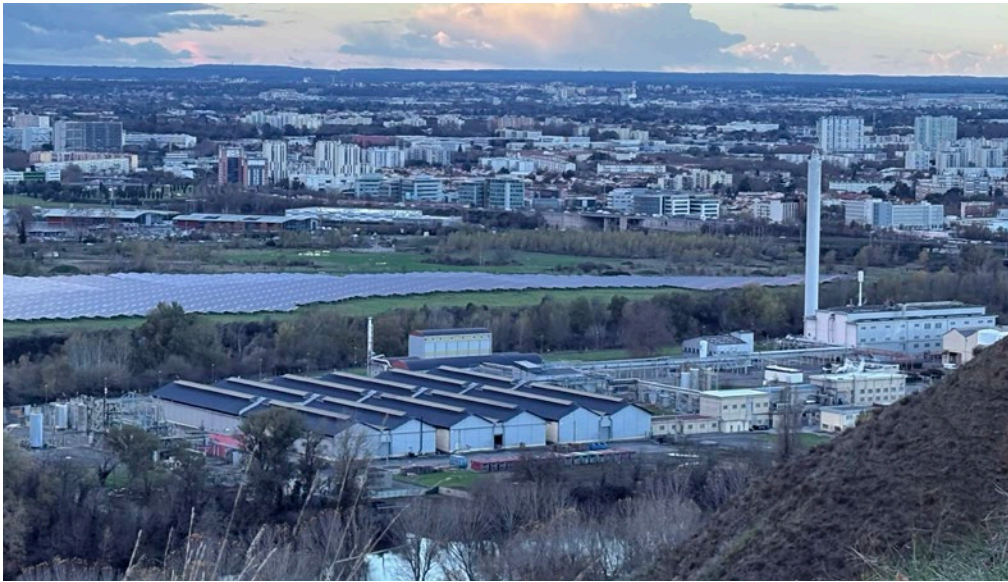
Jocelyne Sourisseau, nouvelle présidente du comité de quartier Croix-de-Pierre, suit le dossier de près. Éluë depuis seulement quelques semaines, elle a pourtant déjà mesuré l’ampleur des craintes locales. “Aujourd’hui, on nous annonce un site qui, a priori, a peu de chance de poser un risque. Mais selon nos recherches, on

attendrait un seuil de quantités de produits toxiques transportées chaque semaines trop élevé.” Pour elle, la décision ne répond à aucune demande des habitants. “On voit bien ce que ce projet apporte à l’entreprise, mais on ne voit pas du tout ce qu’il apporte à notre quartier.”

Ce qui inquiète le plus le comité, c’est que le procédé industriel n’a jamais été testé à grande échelle. “Jusqu’ici, tout n’a été expérimenté qu’en laboratoire. Là, on va

tester en taille réelle, en plein cœur de la ville.” À cela s’ajoute le sentiment d’un manque d’écoute des pouvoirs publics. “L’État n’est pas du tout soucieux du traumatisme vécu par les habitants. Pendant des années, on nous a dit que AZF n’exploserait jamais. On connaît la suite.” Le comité et le collectif Stop Seveso ont déposé un recours gracieux pour tenter de bloquer la création de la plateforme industrielle qui autoriserait l’installation d’Ipsophène.

L’entreprise française Ipsophène devrait s’implanter dans un bâtiment non utilisé du site d’ArianeGroup. / © Lucie Jodot



Les chiffres d’AZF

31 morts	+30 000 logements touchés sur 6 km
20 000 dossiers médicaux	74 écoles touchées
11 618 dossiers de victimes ouverts à la caisse primaire d’assurance maladie	1,5 à 2,3 milliards d’euros de dégâts estimés
Cratère de 65 m de long et de 9 m de profondeur sur le site	2,5 milliards d’€ d’indemnisations versées par Total
Équivalent à un séisme de magnitude 3,4 (Richter)	(Source : Mairie de Toulouse)

FLORENCE PEZOUS

**“UNE GRANDE MAISON OÙ
CHACUN TROUVE SA PLACE”**

Près de cent personnes accompagnées, des gestes du quotidien partagés, un soutien pensé pour chacun. InPACTS ADOM, une association qui offre un cadre essentiel aux personnes autistes.

Par Ilona Esposito-Papa

PORTRAIT



À InPACTS ADOM, au cœur de Lardenne, tout commence par un sourire. Dans les couloirs, Florence Pezous prend le temps de partager un moment avec chaque jeune qu'elle croise. En posant une main fière sur l'épaule de Mathieu, 22 ans, elle murmure : “Ici, c'est comme une grande maison.” Elle connaît chaque prénom, chaque histoire. Elle sert surtout d'encadrement pour que les professionnels aient tout ce dont ils ont besoin pour assister les jeunes dans leur démarches du quotidien : faire les courses, les démarches administratives, etc.

Depuis 16 ans, elle parcourt ces couloirs non seulement en tant que cheffe de projet, mais aussi en tant que mère. Son fils de 25 ans, Benoît, est autiste avec déficience intellectuelle et non verbale. “Il est là tous les jours. C'est vraiment sa deuxième maison”, sourit-elle.

***Elle connaît
chaque
prénom,
chaque
histoire.***

L'association ADOM comporte trois dispositifs distincts : La section InPACTS ADOM, créée en 2009, propose des locaux où les jeunes sont accueillis et fonctionne grâce aux financements des familles. Le SESSAD, un service d'éducation spéciale et de soins à domicile (39 places, près de sept ans d'attente), et le PCPE, un pôle de compétences et de prestations externalisées (30 places, déjà un an d'attente) sont eux financés par l'État.

Les locaux d'InPACTS ADOM accueillent 83 usagers, de 4 à 67 ans, qui trouvent chaque jour un accompagnement adapté. Les besoins de chaque enfant sont définis à leur entrée dans l'établissement. Si ce dernier a par exemple fini ses études récemment, des démarches lui sont proposées pour rentrer dans le monde du travail et vivre seul. Dans une salle, des pictogrammes détaillent les gestes du quotidien : faire la vaisselle, plier le linge. Plus loin, une éducatrice

montre à un jeune comment manier le balai. “Notre force, c'est l'autodétermination”, insiste Florence. “On cherche ce que chacun peut faire, à son rythme, selon ses envies.”

“ON EST TRÈS CONTENTS D'ÊTRE LÀ, ON EST TOUJOURS DE BONNE HUMEUR”

“Je viens ici pour préparer mon avenir professionnel. Tous les jeudis, je vis en autonomie dans un appart-hôtel, explique Hima, 22 ans, qui multiplie les stages en vue d'un emploi. Thibault, lui, travaille pour des clients qui ont besoin de documents importants. Romain décrit son quotidien à la caserne militaire : “Je fais la plonge, la mise en place... Et tous les mardis, c'est frites !”. “Si on vient ici, c'est pour se connaître, se faire des amis. On est très contents d'être là, on est toujours de bonne humeur”, résume Hima, soutenue par les quatre autres jeunes présents.

UNE QUARANTAINE DE PROFESSIONNELLES

À InPACTS ADOM, les projets sont taillés sur mesure : insertion, autonomie fonctionnelle, socialisation. Une équipe de 41 professionnels - psychologues, éducateurs, orthophonistes, conseillers en insertion ajuste les besoins et construit, pour chaque jeune, un projet personnalisé, réévalué tout au long de l'année.

L'attente pour une prise en charge peut atteindre quatre ans. InPACTS ADOM devient un refuge, un lieu où les parents respirent enfin, où les jeunes trouvent leur place. Florence, à la fois mère et cheffe de projet, en mesure chaque jour la valeur : “Ici, Benoît choisit. Même sans parler, il fait ses choix. Ça change tout. Le navire avance dans la bonne direction.” Ici, chaque parcours est différent, mais l'équipe continue de tracer pour chacun le chemin qui lui ressemble.

WITOA UN PREMIER PAS DANS LE MONDE PROFESSIONNEL

Parmi les plus grandes fiertés de Carine Mantoulan, directrice de l'association : Witoa, un magasin associatif destiné aux jeunes autistes, né presque comme un défi. “On voulait créer quelque chose d'utile, dans un quartier où il n'y avait rien de tel. Quand je le vois aujourd'hui ouvert... je me dis qu'on a eu raison de se battre, je suis très fière.” Plus qu'une simple boutique, Witoa vise à développer l'autonomie des personnes avec un TSA (trouble du spectre de l'autisme), à favoriser leur insertion professionnelle et à leur permettre d'acquérir des compétences essentielles pour intégrer un jour le monde du travail.

Héloïse : quand le **droit** rencontre le monde du **foot**

Étudiante en droit, Héloïse Rocés a créé le podcast La Loi du Foot il y a un an et demi, où elle décrypte les liens entre droit et football.

Par Antoine de Baillienecourt

Foot et droit, pourquoi ?

Le foot est ma passion et comme je fais mes études dans le droit je me suis dit pourquoi pas allier deux piliers de ma vie dans un podcast. J'ai été touchée par une maladie et j'en ai eu marre d'être dans mon lit à ne rien faire donc j'ai lancé mon podcast pour m'occuper. Il commence à bien prendre. Par exemple, au mois de novembre, j'ai eu 3 497 auditeurs.

Comment rends-tu le droit accessible sans perdre ton public ?

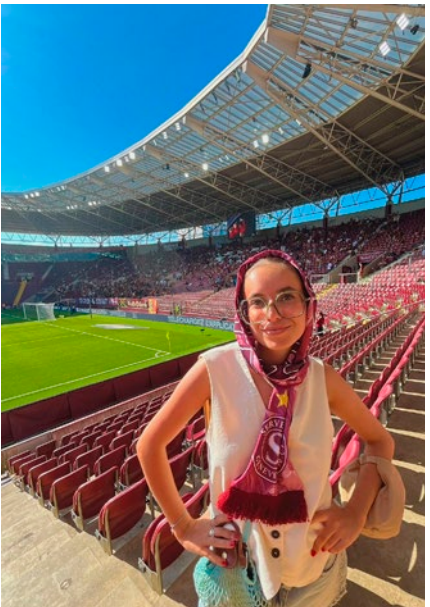
Grâce aux retours des internautes ou auditeurs. J'essaye au fur et à mesure de comprendre ce qui plaît vraiment. Au début, c'était assez flou, je n'arrivais pas forcément à rendre le contenu accessible à tous. J'ai publié une quarantaine de réels depuis le lancement de mon compte Instagram. Au fil des publications, cela devient de plus en plus naturel pour moi.

Quel sujet juridique t'a le plus marqué depuis que tu fais tes vidéos ?

Je ne m'aventure jamais dans des choses trop folles, sinon je me perds. Je ne fais pas ça pour me contraindre, j'essaye d'allier mes connaissances et quelques recherches. Je dirais les clauses mais sinon en général plutôt les "facts".

Quelle vidéo t'a demandé le plus de recherches ?

Celle sur les prêts. Je parlais de zéro. Entre les contrats, les exemples concrets comme le prêt de Saliba à Arsenal et la nécessité de vérifier que je ne racontais pas de bêtises, j'ai passé un temps fou. Mais j'ai pu apprendre des choses en même temps donc c'était très intéressant !



Héloïse Rocés, fondatrice du podcast la loi du foot. /© Héloïse Rocés

Quelle histoire insolite t'a fait le plus rire ?

Un joueur de troisième division anglaise avait choisi une intelligence artificielle comme agent. J'ai trouvé ça assez original et intrigant. Et quand il a reposté ma vidéo, j'étais complètement bluffée. C'était à la fois drôle et fascinant de voir comment la technologie s'immisce dans le foot.

Quel est ton plus beau souvenir de foot ?

La finale de la Coupe de France avec le TFC. J'y étais, même malade, mais avec mon frère, et voir les deux buts en dix minutes, c'était absolument irréel. C'est un moment que je n'oublierai jamais. Quand je suis allée voir un match du

FC Barcelone, au Camp Nou, c'était un moment magique, mais le parcours du Téf reste mon plus beau souvenir.

Le message le plus inattendu que tu aies reçu ?

Romain Molina, créateur de contenu autour du business du football, m'a écrit le jour de mon anniversaire. Je n'en revenais pas. C'était totalement improbable et ça m'a fait énormément plaisir.

Défi : Expliquez en 3-4 phrases une règle de transfert

Je vais prendre une règle assez simple. Un transfert implique trois parties : le club vendeur, le club acheteur et le joueur. Tout le monde doit être d'accord et le transfert doit être enregistré durant la période officielle, sinon il n'est pas valide. Sauf si le joueur est libre de tout contrat.

Imaginons qu'on fasse un bond en avant et qu'on soit en 2028, qu'aimerais-tu changer dans le football ?

Je trouve que les joueurs jouent au foot ce qui est normal mais souvent leurs agents sont plus là pour leur thune et selon moi, il faudrait un peu les éduquer à ça. Pas besoin d'avoir un diplôme mais ils devraient au moins connaître les bases pour pouvoir gérer eux-même.

Ecouter le podcast
La Loi du Foot



Les municipales, "c'est le mandat le plus proche de l'habitant"

A l'approche des élections de mars 2026, Thomas Lamy, conseiller municipal d'opposition à Colomiers, explique les enjeux de ce scrutin.

Par Eliès El Amraoui



Thomas Lamy, 36 ans, se présentera, sans étiquette, aux élections municipales de Colomiers. / © Ilona Esposito-Papa

Les élections municipales 2026 sont souvent décrites comme "les élections du quotidien" ...

C'est le mandat le plus proche de l'habitant. La commune gère la police municipale, la voirie, les espaces verts, l'eau, l'assainissement ...

Les municipalités influencent-elles aussi les conseils intercommunaux et même, indirectement, le Sénat ?

Au niveau de la métropole, Colomiers dépend de Toulouse Métropole, qui regroupe 37 communes. Chaque commune envoie un nombre de conseillers métropolitains proportionnel à sa population. Colomiers en compte huit, tandis que Toulouse, ville centre, en envoie beaucoup plus. Même les petites communes, comme Montdoulzils avec environ 250 habitants, en ont un. Pour le Sénat, c'est différent : ce sont les élus locaux (municipaux, départementaux, régionaux) qui élisent les sénateurs. Les citoyens ne votent pas directement pour eux. C'est un système complexe, mais les municipales y jouent un rôle important.

Pouvez-vous donner un exemple concret où l'échelon local permet d'agir plus vite que l'État ?

Ce n'est pas comparable. Chaque strate a ses propres missions. En revanche, sur les compétences strictement municipales, on peut aller très vite. La prise de conscience environnementale se fait aussi à l'échelle locale. Via le SDEC (syndicat de l'énergie), on pourrait notamment remplacer les vieilles ampoules énergivores par des LED qui consomment 80 % de moins. Certaines villes, comme Aussonne, sont déjà à 100 % LED. À Colomiers, on est encore sous les 50 %, mais si la volonté politique est là, ça peut aller très vite.

Quel est votre rôle à vous, en tant qu'élus d'opposition ?

Proposer de manière constructive une autre vision, une alternative. Faire vivre le débat, apporter des idées que la majorité n'a pas forcément. C'est un rôle utile, pas un rôle de blocage.

Y a-t-il des sujets sur lesquels vous êtes d'accord avec la majorité ?

Bien sûr. En conseil municipal, on vote environ 90 % des

délibérations dans le même sens. Ce sont souvent sur des sujets chroniques, marronniers. Les 10 % restants, ce sont des choix de vision. Là, les désaccords peuvent être forts.

En 2020, le taux de participation en Haute-Garonne a été très bas pour les municipales (44,9 %) : Comment l'expliquer ?

Il faut mettre le Covid à part. C'était une situation exceptionnelle. Historiquement, les municipales mobilisent davantage. En 2014, il y avait 63,5 % de participation. Les personnes âgées sont très attachées à ce droit, parce que leurs aînés se sont battus pour. Les jeunes ont parfois l'impression qu'ils ne décident pas grand-chose, que tout est déjà joué. C'est dommage, chaque voix compte. L'objectif est de dépasser les 50 % de participation, et même de tendre vers les 60 %. Il faut reconnaître aussi un vrai ras-le-bol de la politique.

Qu'entendez-vous par "participation citoyenne" ?

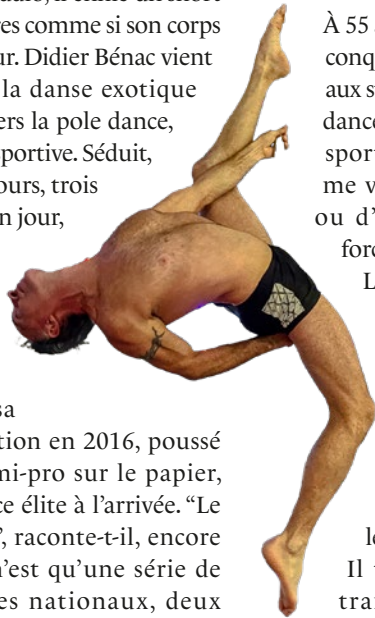
Pour moi, la participation citoyenne, c'est d'abord le référendum local. Je pense vraiment qu'une politique de proximité peut avoir un réel impact sur le quotidien des habitants. C'est la base de la démocratie. Redonner le pouvoir au peuple. Dit comme ça, ça sonne un peu con, mais l'idée est là. C'est important qu'il y ait plus de transparence. On pourrait par exemple présenter les budgets au cinéma, à la médiathèque, dans les maisons de quartier, pour que tout le monde soit concerné par le vote local.

CÉRONE, L'HOMME QUI DÉFIE LA GRAVITÉ

Cérone détient deux titres de champion du monde de pole dance. À 55 ans, il casse les stéréotypes dans un monde majoritairement féminin.

Par Élina Lacoste

S'amuser avec la force centrifuge autour d'une barre est devenu la passion de Cérone. Dans son studio, il enfle un short et enchaîne les figures comme si son corps glissait en apesanteur. Didier Bénac vient du strip-tease, où la danse exotique évolue peu à peu vers la pole dance, une discipline plus sportive. Séduit, il prend alors des cours, trois fois par semaine. "Un jour, il a fallu remplacer la prof.", dit-il en souriant. Deux ans après ses débuts, il participe déjà à sa première compétition en 2016, poussé par une amie. Semi-pro sur le papier, champion de France élite à l'arrivée. "Le jury m'a surclassé", raconte-t-il, encore surpris. La suite n'est qu'une série de succès : cinq titres nationaux, deux mondiaux. Cérone remporte à la fois des titres dans la Fédération française de Sport et dans celle de danse. Deux mondes qui ne jugent pas la discipline de la même



© Elina Lacoste

manière. D'un côté la performance technique pure, de l'autre l'artistique.

À 55 ans, Cérone n'a pas seulement conquis des titres. Il s'attaque aussi aux stéréotypes qui collent à la pole dance, souvent perçue comme un sport féminin. "Quand les mecs me voient exécuter un drapeau ou d'autres figures de force, ils sont intimidés.

Le respect vient tout seul", raconte-t-il avec le sourire.

Pour lui, chaque mouvement suspendu est une démonstration

que le corps peut dépasser les idées reçues.

Il trouve autant de plaisir à transmettre qu'à performer lui-même. Après sa dernière compétition en 2023, il se consacre à ses cours. Dans sa salle, hommes et femmes franchissent la barre pour la

première fois. Lors des spectacles de fin d'année, Cérone les regarde évoluer sous les projecteurs et sentir l'adrénaline monter. "Certains découvrent la scène pour la première fois, confie-t-il. Ils vivent quelque chose d'extraordinaire. Voir leurs yeux s'illuminer, sentir leur corps s'élever, c'est exactement ce que j'aime partager."

Quand on lui demande ce que la pole lui

"La pole dance c'est mettre la performance au service de l'art"

apporte, il ferme les yeux. "De la liberté. Tu évolues en 3D." Et surtout une nouvelle façon de penser avec son corps. Gérer la gravité, l'inversion, la force centrifuge, tout devient instinct. "Je suis plus intelligent physiquement parlant depuis que je fais de la pole", dit-il, avec ce sourire qui trahit la passion.

L'AGENDA CULTUREL

TOY STORY DE RETOUR

Les jouets les plus célèbres du cinéma reprennent du service : Toy Story 5 arrive le 17 juin 2026. Au centre du récit, Jessie, désormais shérif de la chambre de Bonnie, doit maintenir l'unité du groupe alors qu'une tablette intelligente, la "Lilypad", détourne l'attention de leur jeune propriétaire. Face à cette technologie envahissante, Woody et Buzz reformeront le duo culte pour une aventure mêlant humour, nostalgie et enjeux très contemporains. Un retour attendu pour une saga qui n'a jamais perdu son cœur.



EXPOSITION AU MUSÉE DES ABATTOIRS

Dans le cadre du programme « Gestes. Arts et savoir-faire en Occitanie », les Abattoirs dévoilent une exposition consacrée à l'assemblage, jusqu'au 27 septembre 2026. Ce geste artistique mêle objets du quotidien, matériaux récupérés et savoir-faire traditionnel. Des pionniers comme Picasso ou les dadaïstes aux artistes contemporains tels que Diego Bianchi ou Floryan Arennes, le parcours explore la richesse de cette pratique hybride entre glanage, bricolage et poésie. Une immersion dans des univers où se rencontrent rebuts, textiles, archives et fragments du réel, interrogeant notre rapport aux choses et la nécessité de les préserver.



LE MOIS DE L'HUMOUR À TOULOUSE

Du 13 mars au 11 avril, Le Printemps du Rire 2026 est de retour à Toulouse. L'humour sera au rendez-vous. De nombreux humoristes se présenteront sur les différentes scènes toulousaines : le Flashback Café, le Théâtre de la Violette ou encore le Théâtre du Grand Rond. La soirée d'ouverture du festival se déroulera à l'Espace Diagora de Labège, à 20h30. Elle sera animée par un plateau composé des six jeunes talents sélectionnés ainsi que leurs parrains ou marraines.

Le festival sera marqué par la Nuit du Printemps, un show de 2 h 30 au Zénith de Toulouse. Une dizaine d'artistes sont à l'affiche, dont Charlie Haid, Lola Dubini mais aussi, Alex Ramirès. Également connu pour son tremplin de jeunes talents, le festival offre une plateforme aux nouveaux humoristes pour se faire connaître du grand public.



THEODORA EMBRASE LE ZÉNITH DE TOULOUSE

Le 21 mars 2026 à 20h, le Zénith Toulouse Métropole accueillera Theodora dans le cadre de sa tournée nationale MEGA BBL. Révélation Féminine aux Flammes 2025, l'artiste franco-congolaise impose son univers hybride où se rencontrent rap, pop, afro et électronique.

Née en Suisse et ayant grandi entre plusieurs continents, Theodora développe aux côtés de son frère-producteur Jeez Suave une identité musicale singulière. Après le succès phénoménal de son titre KONGOLESE SOUS BBL, elle revient avec la réédition MEGA BBL, enrichie de collaborations prestigieuses avec Jul, Juliette Armanet ou Chilly Gonzales.



PLAYLIST

PAUSE II

Promo J3
2025-2026

- Ⓢ **Aguas de março** - Elis Regina & Tom Jobim
- Ⓢ **Can't slow down** - Almost Monday
- Ⓢ **La Mano de Dios** - Rodrigo Bueno
- Ⓢ **Riptide** - Vance Joy
- Ⓢ **What's Up** - 4 Non Blondes
- Ⓢ **MON BÉBÉ** - RnBoi
- Ⓢ **La faille** - Jul
- Ⓢ **Habaitak Belsaif** - Fayrouz
- Ⓢ **Something About Us** - Daft Punk
- Ⓢ **Silver Springs** - Fleetwood Mac
- Ⓢ **THANKS GOD** - 21Benzo
- Ⓢ **Livin' On A Prayer** - Bon Jovi
- Ⓢ **LAISSE MOI** - Keblack
- Ⓢ **Policeman** - MrSM
- Ⓢ **Nobody's Son** - Sabrina Carpenter
- Ⓢ **Personal Jesus** - Depeche Mode
- Ⓢ **Akureyri** - Aitana & Sebastián Yatra
- Ⓢ **The Great Gig In The Sky** - Pink Floyd
- Ⓢ **HOTEL YOTSUYA** - MAKALA
- Ⓢ **The Girl From Ipanema** - Astrud Gilberto & Stan Getz
- Ⓢ **Bring Me To Life** - Evanescence
- Ⓢ **Bohemian Rhapsody** - Queen
- Ⓢ **Star** - Paky
- Ⓢ **SOUTHSIDE BABY BOY** - Baby Neelou

À écouter ici

